N° 124 JANVIER 1930.

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

Directeur : M.-V. BERNADOT, O. P.

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

La vie de Dieu, modèle de la nôtre

« Soyez les imitateurs de Dieu comme des enfants bien-aimés. » Ce mot d'ordre que saint Paul adressait à nos frères d'Éphèse mériterait que notre piété filiale s'y attache plus qu'elle ne le fait d'ordinaire. Il est plein de lumière persuasive, et la lumière touchant notre vie chrétienne est peut-être ce qui nous manque le plus.

Nous sommes les enfants bien-aimés de Dieu, autant dire ses vrais enfants, par la grâce sanctifiante. L'apôtre saint Pierre ne nous a-t-il pas appris qu'elle représentait une participation à la propre nature de Dieu? C'est donc dans la conduite de notre vie de grâce ou, comme nous avons accoutumé de dire, de notre vie surnaturelle, que nous devons nous comporter en imitateurs de Dieu. Nous le pouvons puisqu'en lui et en nous c'est la même nature divine et ce doit être, en conséquence, la même vie divine. Nous le devons aussi puisque cette nature et cette vie divines se trouvent en Dieu à l'état originel et parfait,

V.22
1930:1

tandis qu'en nous ce n'est qu'à l'état dérivé et imparfait.

Le mot de saint Paul, si nous l'entendons bien, est parfaitement clair et porte en soi sa justification. Il formule la loi fondamentale de notre vie de grâce. « Soyez les imitateurs de Dieu, veut-il dire, puisque, devenus par la grâce sanctifiante participants de sa propre nature divine, il est nécessaire que vous le deveniez de sa propre vie divine. »

Notre vie selon la grâce a donc pour modèle la vie de Dieu lui-même. Mais que savons-nous, même par la Foi, de la vie de Dieu? N'est-elle pas l'un de ces mystères que nous adorons sans les comprendre? Comment pourrait-elle nous servir de modèle pratique? Voilà qui est bientôt dit. Saint Paul se serait donc moqué de nous! Nous ne comprenons, c'est entendu, ni Dieu lui-même ni sa vie. Nous n'en sommes pas moins beaucoup mieux informés à leur sujet qu'un grand nombre de chrétiens ne paraît le croire. Défions-nous de la paresse spirituelle et d'une trop commune indifférence intellectuelle à l'endroit de Dieu.

La vie de Dieu affirme son absolue perfection en son unité et en sa simplicité absolues. Mais la faiblesse de notre esprit nous condamne à diviser cette très simple unité. C'est ainsi que, selon notre mode humain de concevoir les choses, nous sommes amenés à distinguer et à considérer séparément la vie intérieure de Dieu et sa vie extérieure.

*
* *

La théologie donne à la vie intérieure de Dieu le nom de vie intra-trinitaire. Cette vie intérieure de Dieu est sa vie naturelle. Elle lui est nécessaire et elle lui suffit. En elle, la nature divine se réalise, si l'on peut dire, pleinement. Dieu n'a besoin de rien d'autre.

« Dieu est esprit », nous dit Jésus en saint Jean. La vie intérieure de Dieu est donc la vie d'un esprit. Aussi bien, il n'y a qu'un esprit qui soit capable de vie intérieure. Or, esprits nous-mêmes, quoique du dernier rang, nous savons, de science et d'expérience, ce que c'est que la vie intérieure d'un esprit. Elle consiste en deux activités distinctes et associées. L'une intellectuelle et l'autre volontaire. L'activité intellectuelle s'exerce en connaissance du vrai, et l'activité volontaire ou affective en amour du bien. Connaissance et amour, c'est toute la vie intérieure de quiconque est esprit. Dieu ne saurait faire exception. Tout au contraire, étant l'Esprit même, s'il se distingue des autres esprits, c'est par la perfection avec laquelle il mène la vie des esprits.

Qu'est-ce à dire? Cette double activité de connaissance et d'amour qui constitue la vie des esprits est, nous l'avons déjà spécifié, intérieure au vivant qui l'exerce. Intérieure ou, comme s'expriment les philosophes, immanente. Mais en Dieu cette intériorité ou immanence, qui chez nous est incomplète, est absolue. Cela veut dire que la nature divine n'est pas seulement le principe et la bénéficiaire de cette double activité, mais encore qu'elle en est elle-même l'unique objet. En termes plus concrets, toute la vie intérieure de Dieu consiste à se connaître et à s'aimer soi-même.

D'où il suit que la vie intérieure de Dieu est essentiellement contemplative. Ayant Dieu lui-même comme objet, elle est toute renfermée en Dieu. De même qu'elle ne puise rien en dehors de Dieu, elle ne produit rien en dehors de Dieu. Elle procède de Dieu et se termine à Dieu. C'est le type achevé de la vie contemplative. Elle représente la contemplation à l'état pur et sous sa forme parfaite.

Sa fécondité, cependant, est infinie. Comment peut-on dire que la contemplation est stérile? La vie divine intra-

trinitaire est la démonstration splendide du contraire. Cette activité intellectuelle par laquelle Dieu se connaît lui-même et qui inaugure sa vie intérieure ou contemplative, a pour fruit la divine personne du Verbe, dont l'émergence implique, par opposition, celle de la divine personne du Père. Cette activité affective par laquelle, en dépendance de la conscience qu'il prend de sa bonté parfaite, Dieu s'aime lui-même, ou plutôt le Père et le Fils se portent l'un vers l'autre dans un même et unique élan d'amour qui consomme la vie divine intérieure, a pour fruit la divine personne du Saint-Esprit. Par l'une et l'autre activité, l'unique nature divine, que le Père possède en qualité de principe, se trouve communiquée à une personne divine : à celle du Verbe, qui est l'expression mentale de la conscience que Dieu prend de lui-même, par voie de génération ; à celle du Saint-Esprit, qui est le terme du mutuel Amour du Père et du Fils, par voie de spiration. Le fruit tout intérieur de la contemplation de Dieu, c'est le Verbe et le Saint-Esprit.

Nous avons premièrement à reproduire, dans notre vie de grâce, cette vie intérieure de Dieu. Car, chez nous aussi, qu'on ne s'y trompe pas, la vie de grâce ou vie surnaturelle est d'abord et principalement contemplative. Procédant, elle aussi, de la nature divine que nous possédons en la grâce sanctifiante, notre vie surnaturelle a nécessairement, elle aussi, la nature divine comme objet propre. Or la nature divine, considérée en elle-même, et comme objet, ne se prête à rien d'autre qu'à la contemplation, c'est-à-dire à être connue et aimée. Elle n'est point une matière sur laquelle l'action humaine pratique puisse s'exercer pour l'utiliser ou la modifier. De même donc que, par la grâce sanctifiante, nous avons part à la propre nature de Dieu, de même par la toute première et foncière activité de la grâce, nous entrons en participa-

tion de la vie essentielle de Dieu, qui est purement intérieure et contemplative. La contemplation de grâce n'est pas réservée à une caste spirituelle. C'est en toute âme chrétienne, si simple et si réduite qu'elle soit, le fond nécessaire de sa vie surnaturelle.

Voyons comment se réalise chez nous cette contemplation. C'est le privilège de la nature divine incréée d'être, elle-même et par elle-même, le principe de sa propre vie, qu'elle exerce sans aucun intermédiaire et avec laquelle elle s'identifie. Notre condition à nous est bien différente. La nature divine en nous, toute vraie nature divine qu'elle soit, n'en appartient pas moins, pour ce qui regarde son mode d'être, à l'ordre des réalités créées. Or chez les êtres créés quels qu'ils soient, la nature a besoin, pour exercer son activité, d'organes auxquels elle donne origine, mais qui sont distincts d'elle et entre eux. C'est ainsi que la nature humaine, en tant que rationnelle, a pour organes propres ces deux facultés que nous appelons l'intelligence et la volonté. Tout de même, la nature divine en nous exerce sa vie propre par un groupe d'organes auxquels elle donne naissance, à savoir les vertus théologales. Ces vertus sont présentement au nombre de trois, mais il n'y en a que deux qui soient essentielles, la Foi et la Charité. Les vertus de Foi et de Charité, principes l'une de connaissance et l'autre d'amour, sont pour la grâce sanctifiante ce que sont les facultés d'intelligence et de volonté pour notre nature humaine. Notre vie contemplative de grâce trouve en elles ses principes immédiats. C'est par la vertu de Foi que nous connaissons le Dieu vivant et par la vertu de Charité que nous l'aimons, connaissance et amour qui composent toute notre contemplation comme elles constituent celle de Dieu (1).

(1) L'amour de désir lui-même relève de la vertu de Charité.

La nature divine en nous ne diffère pas seulement de la nature divine en Dieu par sa réduction à l'ordre des choses créées. Dans cet ordre lui-même, elle est condamnée à subir une autre disgrâce, celle de n'être même pas un être complet, susceptible d'exister en lui-même et à part de tout autre, c'est-à-dire une substance. La nature divine à l'état de substance serait Dieu même. En nous, elle n'est qu'un être incomplet, l'un de ces accidents qui ne peuvent exister que dans un sujet déjà constitué. Cet indispensable sujet, c'est notre nature humaine, que la grâce divinise mais qui porte et soutient la grâce. On dit couramment que la grâce ne détruit pas la nature. Elle se détruirait elle-même, en effet, si vraiment elle le faisait.

Il est bien évident que les vertus théologales subissent la condition de cette nature divine en nous dont ils sont les organes. La nature humaine, qui est une substance, a pour organes des facultés, principes d'action complets et autonomes dans leur ordre. Nous donnons, en revanche, aux organes de la grâce sanctifiante le nom de vertus, signifiant leur dépendance à l'endroit de facultés préexistantes, dont elles ne représentent qu'une modification subséquente. C'est ainsi que la vertu théologale de Foi présuppose comme sujet l'intelligence, et la vertu théologale de Charité la volonté, où la grâce les installe et qu'elles se bornent à modifier. Non pas toutefois à la manière des vertus acquises, qui ne sont que de bonnes habitudes contractées par la faculté elle-même et comme un aménagement plus favorable de ses ressources natives. La vertu théologale de Foi représente au sein de l'intelligence comme un nouveau et divin pouvoir de penser. La vertu théologale de Charité inaugure au sein de la volonté un nouveau et divin pouvoir d'aimer. Il n'en reste pas moins que la grâce réalise sa capacité de vie divine par l'exercice conjoint de l'intelligence humaine et de la vertu

de Foi, s'il s'agit de connaître Dieu, puis par l'exercice conjoint de la volonté humaine et de la vertu de Charité, s'il s'agit d'aimer Dieu. Bien plus, les vertus de Foi et de Charité épousent dans leur exercice le mode propre de notre intelligence et de notre volonté humaines. Ce n'est pas ici le lieu de développer les conséquences de cette situation, mais elles sont considérables.

Nous avons déjà dit que l'objet de notre vie intérieure contemplative, c'est-à-dire de notre connaissance de Foi et de notre amour de Charité, était la nature divine. Précisons qu'il s'agit de la nature divine en Dieu lui-même, principalement du moins et premièrement. La nature divine dans les créatures privilégiées auxquelles Dieu l'a communiquée, à savoir les anges et les hommes et, dans un rang à part, l'Homme-Dieu Jésus-Christ, n'intervient qu'en second. De ce chef, l'intériorité de la vie divine en nous est moins parfaite qu'en Dieu. Son objet, qui est la nature divine en Dieu, qui est Dieu lui-même en sa transcendance, nous est extérieur. Bien plus et selon notre condition surnaturelle présente, il nous demeure inaccessible. C'est à la vertu de Foi, celle de Charité ne venant qu'après, qu'il incombe, en effet, de nous mettre premièrement en contact avec lui par voie de saisie intellectuelle. Or la vertu de Foi en est, par elle-même, incapable. Cette saisie immédiate de Dieu en une vision face à face, dont nous serons un jour redevables à la Lumière de Gloire, la Lumière de Foi, trop faible, ne peut aucunement nous la procurer. Il faut que Dieu se présente lui-même à notre Foi et qu'il s'adapte à sa faiblesse. Cette présentation et adaptation de Dieu s'appelle la divine Révélation. La fonction précise de la vertu théologale de Foi consiste en l'accueil docile et en l'assimilation intelligente de cette Révélation. Inapte à la saisie immédiate du Dieu vivant, que réalisera la Lumière de Gloire, il lui faut se contenter

d'une saisie médiate dans la Révélation. Ce n'est pas moins une saisie de la nature et de la vie divine elles-mêmes et en elles-mêmes, car la Révélation représente une longue suite de confidences faites par Dieu à ses enfants. Notre Foi, dans la Révélation, rencontre Dieu lui-même, Dieu seul.

Il reste que l'objet de notre contemplation par la Foi, c'est Dieu dans la divine Révélation. D'autre part la vie de la Grâce, si nous la considérons en elle-même, ne comporte pas d'autre organe de contemplation que la vertu théologale de Foi. Cependant, cette vertu peut s'exercer de deux manières différentes : par notre propre fait et selon le mécanisme de notre intelligence humaine à laquelle elle est liée, ou par le fait du Saint-Esprit et selon le mécanisme tout divin des trois Dons contemplatifs d'Intelligence, de Science et de Sagesse. Contemplation de Foi à mode humain, contemplation de Foi à mode divin : tels sont les deux régimes de la vie contemplative de la Grâce.

J'ai dit la vie de la Grâce considérée en elle-même. C'est qu'en effet, dans notre vie contemplative, peuvent intervenir, si Dieu le juge à propos et en vue finalement du bien général de son Église, d'autres facteurs surnaturels qui ne sont pas par eux-mêmes de l'ordre sanctifiant, à savoir les charismes ou grâces gratuites et principalement le charisme de prophétie. De ce charisme relèvent les visions sensorielles, imaginatives et intellectuelles, où intervient une nouvelle lumière surnaturelle surajoutée à la Lumière de Foi, mais du même ordre et très inférieure à la Lumière de Gloire.

En dépendance de la Foi s'exerce à son tour la vertu de Charité dont les divines et explicites affections consomment la vie contemplative. Je dis explicites, car déjà elle l'a inaugurée. A la source de l'activité contem-

plative de la Foi, nous trouvons, en effet, le mouvement naturel de la Charité vers son Dieu, duquel procède tout le développement de la vie intérieure. Et cette vie intérieure, répétons-le, n'est que la reproduction de la vie intérieure de Dieu sur laquelle elle se doit filialement modeler. Qui veut savoir ce que c'est que la contemplation chrétienne doit premièrement considérer par la Foi et la Théologie celle de Dieu lui-même. Il n'est que de s'attacher à ce principe pour échapper à l'arbitraire et à l'obscurité de certaines doctrines spirituelles sur ce sujet.

*
* *

Il a plu à Dieu, que rien n'y obligeait, d'avoir une vie extérieure, d'agir au dehors. Or avant qu'il ait commencé d'agir, il n'y avait pas de « dehors ». Le « dehors » même est son œuvre. C'est dire que son action est créatrice. La vie extérieure de Dieu apparaît avec son activité de Créateur, qui se stabilise en Conservation de l'être des créatures et se prolonge en Gouvernement du monde.

Mais il est une autre activité de Dieu en laquelle l'activité créatrice proprement dite se surpasse elle-même et s'achève. C'est l'activité de Dieu comme Sanctificateur des esprits. Il lui a plu, en effet, par un mouvement de bonté encore plus gratuit que celui auquel la création est due, d'élever à la participation, non plus seulement de son être comme par la création, mais de sa propre nature divine et de sa propre vie divine, celles de ses créatures qui en étaient capables, les anges et les hommes. Seconde Création plus haute que la première et qui, comme la première, se prolonge en Conservation puis se développe en Gouvernement. Et ce Gouvernement, qui régit l'ordre surnaturel, se subordonne ou mieux s'incorpore la Provi-

dence naturelle. Dieu gouverne l'univers lui-même au profit de la Grâce et de la Gloire.

La vie de Dieu comme Créateur du monde et Sanctificateur des esprits, ayant son terme et produisant quelque chose en dehors de Dieu, est proprement une vie active. Et cette divine vie active est le modèle de notre vie active de grâce.

A son sujet, deux grandes remarques se présentent à la réflexion théologique, dont l'importance pratique est capitale. La première est que la vie extérieure et active de Dieu procède de sa vie intérieure et contemplative. Ce n'est pas là manière de parler et propos édifiant de signification imprécise, mais un fait, naturel même et nécessaire. Le Dieu qui crée et sanctifie, c'est le Dieu qui se connaît et s'aime soi-même. Et s'il crée et sanctifie, c'est pour s'être, au préalable, connu et aimé soi-même. Création et sanctification ont leur source dans la connaissance et l'amour qui composent la vie intérieure de Dieu. Le double univers, celui de la Nature et celui de la Grâce, comme le Verbe et le Saint-Esprit, mais après eux et en dépendance d'eux, sont le fruit de la divine contemplation. D'une autre manière aussi, car le Verbe et l'Esprit en sont le fruit naturel, tandis que le monde de la Nature et de la Grâce en sont le fruit volontaire et pleinement libre. Admirable est cette double fécondité, intérieure et extérieure, de la divine contemplation ! Les créatures de Dieu prennent leur origine au plus intime de la vie divine.

Pour avoir toute son exactitude et toute sa clarté, cette doctrine veut être précisée, ce qui est d'ailleurs facile. Au premier moment, si l'on peut dire, de sa vie contemplative, Dieu se connaît donc soi-même parfaitement. Mais, ce faisant, il discerne et comprend cette prérogative de son être divin et de sa nature même de pouvoir être imités et participés en une infinité de manières et

des êtres distincts de lui et qui, pour lui, sont faisables. De chacun d'eux, il a la vue précise, renfermée en la conscience parfaite qu'il prend de lui-même. Au second et ultime moment de sa vie contemplative Dieu s'aime lui-même parfaitement et selon toute sa bonté qu'il voit. Donc il s'aime en cette prérogative aussi dont jouit son être et qui est une partie de sa bonté, de pouvoir être reproduit au dehors en une infinité d'êtres qui participeront à sa perfection et l'imiteront plus ou moins, mais toujours de façon limitée. Donc il s'aime, finalement, en toutes et en chacune de ces possibles images de lui-même. Amour, à la vérité, trop faible pour lui imposer quelque réalisation que ce soit; assez fort néanmoins pour motiver ses libres décrets de création et de sanctification. Ce sont ces idées, éléments de sa divine contemplation, devenues actives à raison de l'amour qui les choisit librement et s'y attache catégoriquement, qui, nous dit saint Thomas, sont créatrices. Et cela aussi bien dans l'ordre de la Grâce que dans celui de la Nature. La Toute-Puissance divine fournit la force d'exécution ou de réalisation.

Ici intervient une seconde remarque. Cette exécution qui inclut la Création, la Conservation et le Gouvernement par Dieu du double univers de la Nature et de la Grâce et qui compose plus manifestement sa vie active, s'effectue sous l'influence souveraine de ce que nous appelons les Attributs ou Perfections de Dieu. Nommons la divine Prudence, la divine Justice, la divine Libéralité, la divine Patience, la divine Clémence, la divine Miséricorde, etc., etc. C'est leur action inspiratrice et régulatrice qui confère à la vie active de Dieu, avec sa rectitude parfaite, sa valeur proprement morale, et qui fait de l'œuvre de Dieu une révélation magnifique, quoique inachevée encore et mêlée pour nous d'ombres et de lumières, disons hardiment de sa divine Moralité.

Chez nous aussi, la nature divine, à laquelle nous avons part en la grâce sanctifiante, s'affirme principe de vie extérieure et active. En Dieu, cette vie active résulte d'un libre choix ; en nous, c'est une nécessité, du moins dans notre présente condition. La grâce chez nous a pour sujet une nature humaine. Notre vie de grâce se développe par suite au sein d'une vie humaine, laquelle, présentement, ne peut pas ne pas comporter, si réduite qu'on l'imagine, une part de vie active que la grâce, bien entendu, prend à son compte et conduit à sa mode. Mais laissons cela, qui demanderait de plus amples explications. Retenons seulement que, tandis que la vie contemplative, à laquelle président les vertus théologales, est la vie propre de la grâce, la vie active est plutôt notre propre vie humaine elle-même surnaturalisée par la grâce.

Dans cette vie extérieure et active de la nature divine en nous, nous devons reproduire et délibérément imiter la vie active de Dieu lui-même.

Premièrement en son origine contemplative. De même que la vie active de Dieu considérée, si je puis dire, en sa réalité matérielle ou dans son exécution, relève de la Toute-Puissance divine, la nôtre utilise les moyens de réalisation dont nous disposons : sciences pratiques, techniques, arts, énergies corporelles. Mais par ses éléments moraux, spirituels, surnaturels, elle relève d'autres principes, à savoir de la vertu surnaturelle de Prudence, d'une part, des vertus surnaturelles proprement morales, d'autre part.

C'est par le moyen de la vertu de Prudence que s'opère d'abord la liaison en nous de l'action avec la contemplation. La prudence surnaturelle capitalise, en quelque sorte, en vue de les appliquer à la direction de nos actions, les lumières de la vertu théologale de Foi et les amours de la vertu théologale de Charité.

Or les lumières de la Foi sont d'essence contemplative. Plus précisément encore, leur éclat et leur abondance sont en proportion de l'étendue de la contemplation. Si nous voulons, à la tête de notre vie active, une Prudence vraiment éclairée, nous devons nous assurer, au préalable, le bénéfice d'une Foi largement contemplative. Ni la science de la vie et des hommes, ni même cette connaissance approfondie de nous-mêmes que poursuivent, en des méditations sans cesse reprises, le moraliste et le pur ascète, n'y suffisent. C'est de contemplation proprement dite que nous avons besoin d'abord et donc portant sur Dieu, sur la nature et la vie divines en Dieu premièrement et, secondement, dans les créatures intellectuelles en qui Dieu les a répandues. Très particulièrement profitable, à ce point de vue, est la contemplation de la vie extérieure et active de Dieu, modèle direct de notre propre vie active en ses démarches pratiques. L'auteur de cet article a jadis traduit et commenté théologiquement, sous le titre : *A l'exemple de notre Père*, un petit Traité, publié parmi les œuvres de saint Thomas, où la vie active de Dieu dans ses Mœurs caractéristiques est offerte, pour le bénéfice direct de notre Prudence, à nos filiales contemplations.

Vertu de l'ordre pratique, la Prudence surnaturelle recueille en soi et transforme en principes d'action, non seulement les lumières de la Foi contemplative mais encore les affections de la divine Charité en lesquelles se consomme la vie intérieure. La Charité, étant une amitié réciproque entre Dieu et nous, tend de tout son poids à créer entre la volonté divine et la nôtre une affectueuse et parfaite conformité. Tout ce que Dieu aime, qui est notre Ami, elle nous le fait aimer, et tout ce qu'il hait, elle nous le fait pareillement détester. Et c'est en cela très particulièrement, à savoir dans cet accord, par ami-

tié, de notre cœur avec le cœur de Dieu, que la Charité affirme sa fécondité de mère de toutes les vertus morales surnaturelles. Ces vertus, en effet, ne sont, dans nos puissances affectives, volonté et sensibilité, qu'une reprise, un à un, et comme une mise au point en vue de l'action, de tous ces amours en lesquels la Charité accorde notre cœur avec celui de Dieu, amour du bien moral de la Justice, de la Force, de la Tempérance et des autres qui relèvent de ceux-là. Or avec les affections de la divine Charité nous sommes toujours dans la vie contemplative. Normalement, ces affections se développent même en une étroite dépendance et en proportion de la contemplation de Foi. La Prudence surnaturelle, en recueillant ainsi en soi ces affections, ces intentions de la divine Charité pour leur donner pleine valeur de directives pratiques, achève d'assurer l'indispensable liaison de notre vie active avec notre vie contemplative, à l'imitation de Dieu.

La Prudence surnaturelle dirige, en qualité d'agent de notre vie contemplative, notre vie active de grâce, mais ce sont les vertus morales surnaturelles qui, à proprement parler, l'exercent. Vie active selon la grâce et vie morale surnaturelle, c'est tout un. Saint Thomas, à maintes reprises, répète que les vertus morales, même dans leur exercice intérieur, relèvent de la vie active, au lieu que les vertus théologales sont foncièrement et premièrement contemplatives. Ces vertus morales surnaturelles ou infuses, les trois grandes qu'on appelle cardinales, Justice, Force, Tempérance, et toutes celles, plus spéciales, qui se groupent autour d'elles, répondent en nous à ce que sont en Dieu ses divins Attributs ou Perfections, auxquels elles nous font participer. Il est donc naturel qu'elles jouent dans notre vie active le rôle que nous avons attribué aux divins Attributs dans la vie active de Dieu. C'est en les exerçant, sous la direction de la Pru-

lence qui les relie à notre vie contemplative, que nous pouvons et que nous devons faire de notre vie active une image filiale de la vie extérieure du Dieu très saint.

Cette magnifique théologie de saint Thomas éclaire à fond, dans sa vérité et dans sa portée pratique, le mot de saint Paul rapporté plus haut et qui n'est lui-même qu'une reprise de celui de Jésus, dont il s'inspire visiblement : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. » Ces grandes formules n'ont rien de vague ni d'arbitraire. Elles sont pleines de la plus substantielle et précise réalité. Mais pour les bien entendre, il n'est que de se mettre à l'école de saint Thomas et de prendre la peine, fructueuse et savoureuse peine, de s'initier à sa théologie de la grâce et des vertus issues de la grâce. Le bénéfice en vaut la peine, qui est de nous rendre pleinement intelligible cette vie surnaturelle, dont il faut bien comprendre qu'elle est précisément la vie en nous de la grâce et des vertus ou, pour reprendre une expression que nous avons maintes fois et à dessein employée, la vie en nous de la nature divine.

Rome.

A. Lemonnyer, O. P.

La marche à l'Etoile

Pour se guider la nuit à travers les terres inconnues ou sur l'immensité uniforme des mers, les hommes lèvent les yeux au ciel et se règlent sur une étoile. Si même le ciel est voilé, ils peuvent encore reconnaître leur route grâce à la boussole dont l'aiguille tremblante s'oriente d'elle-même vers la polaire. Les hommes seront-ils moins favorisés quand il s'agit de leur conduite spirituelle? Non. A la naissance de Jésus une autre étoile s'est levée et surtout un instinct surnaturel s'est manifesté au fond des âmes de bonne volonté pour les orienter à travers les ténèbres de l'existence terrestre vers le divin Sauveur. Voyage émouvant, grandiose pèlerinage. C'est de cette marche à l'étoile du genre humain que je voudrais parler en partant du fait historique tel qu'il ressort de l'Évangile, pour y ajouter ensuite les embellissements traditionnels ou légendaires, et terminer par les enseignements mystiques que les maîtres de la vie spirituelle nous inculquent à ce propos.

I

Le fait historique est raconté par l'évangéliste saint Matthieu. « Jésus étant né à Bethléem de Judée aux jours du roi Hérode, voilà que des mages arrivèrent d'Orient à Jérusalem, disant : Où est le roi des Juifs qui vient de naître? Nous avons vu son étoile à l'orient et nous sommes venus l'adorer. »

Reprenons ce texte mot à mot. « Jésus était né à Beth

léem de Judée. » Ce grand fait qui domine toute l'histoire du monde, qui met fin aux temps anciens et marque le début de l'ère nouvelle en laquelle nous vivons, l'évangéliste doit le dater par le règne du sanguinaire Iduméen qui s'est emparé du sceptre sacré de David et gouverne les Juifs. « C'était au temps du roi Hérode. »

Dans Jérusalem à qui le tyran a du moins donné une grande splendeur en rebâtissant le Temple avec munificence, voici qu'une extraordinaire caravane a pénétré. Ce sont des hommes à la noble allure, mais aux costumes étranges et aux manières mystérieuses. « Des mages venus d'Orient », écrit saint Matthieu.

Les chefs religieux des Perses portaient le nom de mages, et les plus vieilles peintures que nous ayons de cette scène donnent aux adorateurs de Jésus le bonnet phrygien et le costume des prêtres persans.

Si cette opinion fut suivie par la plupart des Pères anciens, il faut avouer pourtant qu'elle s'accorde moins bien avec les autres termes de saint Matthieu qui fait venir les mages d'Orient. L'Arabie au contraire correspond exactement à cette direction, et les présents qu'apportaient les nobles étrangers sont des produits de ce pays. Les prêtres persans n'étaient pas seuls d'ailleurs à porter le nom de mages. Ce titre désignait aussi des sages spécialement adonnés à l'astronomie.

L'Esprit-Saint qui inspirait l'auteur sacré semble avoir voulu que la qualité de ces hommes et leur origine et leur nombre demeurassent imprécis, afin de laisser la place libre pour les beaux développements que l'on trouvera plus tard concernant ces prémices des nations en marche vers le Christ.

Ils sont venus poussés par la grâce de Dieu qui remplit l'univers et tournent les âmes de bonne volonté vers celui en qui seul réside le salut. Providentiellement dispersés à

travers le monde, les Juifs y avaient partout répandu leurs idées messianiques. Un espoir était né que de la Judée viendrait un roi qui étendrait son empire sur tout l'univers. Les historiens romains Suétone et Tacite mentionnent cet espoir. Mais les Orientaux surtout vivaient dans cette attente.

On aimait d'ailleurs à chercher dans les astres des présages de ce qui arriverait sur la terre. Ne parle-t-on pas encore, en vertu d'une vieille habitude, de naître sous une bonne étoile? On croyait surtout que des phénomènes célestes annonçaient la naissance des grands hommes et spécialement des princes qui auraient un règne glorieux... Dieu prend les âmes comme elles sont et leur parle le langage qu'elles peuvent comprendre. Celui qui se gagnera les pêcheurs du lac par le moyen d'une pêche miraculeuse, qui essayera aussi de convertir les Docteurs de la Loi en leur expliquant les Écritures, éclaire intérieurement les mages astronomes à propos d'un astre nouveau.

On se les représente en leur lointain pays, ces vieux sages orientaux. Un soir, de la terrasse de leurs demeures, ils observent comme de coutume le ciel où apparaissent les premières étoiles et se dessinent les belles constellations qui leur sont familières... Mais quel est cet astre imprévu qui brille du côté du Levant? On peut penser, à la suite d'Origène, que c'était une comète. Le Père Lagrange raconte à ce propos (1) qu'il fut très frappé de voir en 1910, à Jérusalem, la comète de Halley, très brillante à l'Orient d'abord, disparaître ensuite et se montrer plus tard du côté de l'Occident. Une comète a d'ailleurs l'air de surplomber le point de la terre vers lequel elle tourne sa traînée lumineuse. Ainsi seraient expliqué

(1) *Évangile selon saint Matthieu*, p. 23.

plusieurs détails de l'histoire qui va suivre. On est ainsi porté à croire que ce fut une comète qui mit les mages en éveil.

Une idée leur vint aussitôt qui s'imposa surnaturellement à leur esprit comme une certitude : Le grand roi promis doit être né. Ils y songeaient dans leurs méditations solitaires. Ils en parlèrent, les nuits suivantes, en regardant le bel astre nouveau. Enfin leur décision fut prise de se mettre en chemin, coûte que coûte, vers cet enfant pour lui présenter leurs hommages. Un jour, ayant tout préparé et fait provision des choses les plus précieuses que produisait leur pays et que les étrangers y venaient chercher de loin, ils partirent. Le but, c'était cette Judée depuis longtemps désignée pour la naissance du Roi universel. Ils arrivèrent enfin à Jérusalem, la capitale du royaume. Sûrs d'avoir atteint le terme de leur voyage, ils interrogèrent le premier venu : « Où est le roi nouveau-né? » Car l'idée ne se présentait pas à leur esprit que quelqu'un pût ignorer le grand événement.

Ce fut au contraire une surprise générale. Nul ne savait rien. « Nous avons pourtant vu son astre », disaient les étrangers autour desquels on faisait cercle. Ils s'expliquaient, et de proche en proche un grand émoi se répandait bientôt dans toute la ville. L'arrivée de ces hommes singuliers, l'extraordinaire question qu'ils posaient et ce phénomène céleste que l'on avait vu pareillement mais qui prenait soudain sa grande signification, tout y contribuait. « Une étoile sortira de Jacob, un sceptre s'élèvera d'Israël. » On savait cette prophétie (1). Le peuple songe aussitôt au Messie tant espéré. Si c'était lui enfin!

Hérode fut bientôt prévenu par sa police, et l'évangé-

(1) Num., XXIV, 7.

liste nous dit que lui aussi fut ému, mais d'une tout autre façon. L'usurpateur avait pris toutes les précautions pour que nul ne pût le détrôner. Jamais pourtant il n'avait sérieusement envisagé l'hypothèse de ce compétiteur messianique. Et voilà que son image surgissait soudain, inquiétante. Hérode troublé fait rassembler en toute hâte les princes des prêtres et les docteurs du peuple. « Où doit naître le Christ? — A Bethléem de Judée, lui répondit-on. C'est écrit dans la prophétie de Michée : « Et toi, Bethléem, « terre de Juda, tu n'es pas la plus petite parmi les prin- « ces de Juda, car de toi sortira le Chef qui doit régir « mon peuple Israël. »

Hérode se tranquillise. Bethléem est toute voisine. Et il sait assez que dans cette petite bourgade nul parmi les hommes en âge de porter les armes n'est capable de l'inquiéter. S'il y a vraiment un enfant indésirable, il sera toujours temps de le faire disparaître. Mais tout cela lui paraît bien chimérique. Il ne tient pas à se ridiculiser personnellement dans l'aventure de ces étrangers en envoyant ses soldats à leur suite. Les mages eux-mêmes le serviront, s'il y a lieu d'intervenir. Le vieux politique les fait donc appeler. Il affecte d'entrer dans leur préoccupation pour gagner leur confiance. « C'est à Bethléem, leur annonce-t-il, que doit naître le roi que les Juifs attendent. Voici la route. Allez, enquérez-vous exactement de l'enfant, et lorsque vous l'aurez trouvé, annoncez-le-moi afin que moi aussi j'aille me prosterner devant lui. »

Les mages partirent tout de suite pour Bethléem. Durant qu'ils cheminaient, le soir tomba. C'était l'heure où avant les premières étoiles brillaient déjà les planètes. Leurs yeux de temps en temps se levaient là-haut et contemplaient les astres qui s'allumaient dans l'immensité. Soudain la comète qu'ils avaient vue vers l'Est apparut de nouveau, mais du côté du Sud cette fois. Ils poussèrent un cri

d'allégresse. Elle était là en face, suspendue au-dessus de Bethléem vers laquelle se projetait sa traînée de lumière. Ils pressèrent le pas et se trouvèrent enfin devant un humble logis que semblait désigner la clarté céleste. C'est ici. Leur vieille expérience et les réflexions de leur sagesse ont depuis longtemps appris qu'il ne faut pas se fier aux apparences. La grâce de Dieu leur vient en aide au surplus, et ils ne semblent pas s'étonner que la demeure du roi qu'une étoile annonce là-haut soit si misérable ici-bas.

Ils descendent de leurs montures et franchissent le seuil. Une jeune femme se lève à leur entrée. C'est Marie avec son enfant dans ses bras. Ils se taisent, tout émus, admirant sa grâce incomparable qui rayonne au centre de cette pauvre maison. Eux qui ont longuement vécu et tant voyagé par le monde n'ont jamais rien vu de si beau. En vérité c'est une reine, et cet enfant qu'elle tourne vers eux, c'est bien celui-là même qu'ils cherchent. Religieusement ils se prosternent et ils adorent le petit roi mystérieux. Puis ils ouvrent leurs cassettes et présentent pour lui à sa mère de l'or pur, de la myrrhe odoriférante et de l'encens arabique.

Les bons mages avaient bien l'intention de retourner à Jérusalem le lendemain pour voir Hérode et lui faire part de leur découverte. Mais durant leur sommeil l'ange de Dieu les avertit en songe de n'en rien faire. Bien avant l'aurore ils se levèrent et par une autre route retournèrent dans leur pays.

Telle est l'histoire des premiers adorateurs de Jésus venus de la Gentilité.

II

La tradition a ajouté à ce court récit des détails dont l'office de l'Épiphanie s'est embelli. Mais surtout la légende a brodé sur ce thème magnifique. Notons bien

d'ailleurs que tous ces développements ne font qu'exprimer d'une façon grandiose la vérité de l'appel divin adressé par Dieu à toutes les nations du monde qui commencent dès ce jour à s'ébranler pour y répondre.

Cet astre qui ne fut probablement qu'une comète, on a coutume d'y voir un météore créé tout exprès et qui rentra dans la matière universelle après avoir rempli sa mission. D'aucuns même ont pensé que c'était un ange : le même qui apparut aux bergers de Bethléem sous forme humaine se serait montré aux mages sous l'aspect d'une étoile. Certains ont été jusqu'à y reconnaître une manifestation visible de cet Esprit-Saint qui éclaire les âmes et les conduit. De même que par une secrète inspiration il fera monter au temple, pour y trouver l'Enfant-Dieu, les justes Siméon et Anne, habitués à vivre dans sa lumière intérieure, il prend aujourd'hui cette apparence sensible pour se mettre à la portée des âmes des Gentils encore ensevelies dans les choses matérielles. Saint Thomas d'Aquin énumère ces trois opinions et préfère la première (1).

Quoi qu'il en soit de cette divergence dans l'interprétation, la plupart s'accordaient à penser que cette étoile merveilleuse brillait pour les mages le jour aussi bien que la nuit, sauf à disparaître parfois comme elle le fit tant qu'ils s'arrêtèrent près d'Hérode. On se la représentait, remplissant l'office de la colonne de nuée au désert, s'avançant au-devant d'eux pour les conduire en assurance, et s'arrêtant quand l'heure de la halte était venue. Enfin on croyait qu'elle était descendue des hauteurs célestes pour se fixer sur le séjour de la sainte famille. Ainsi comprenait-on, en forçant les termes plutôt que de les atténuer, le récit de saint Matthieu qui nous montre les mages cheminant entre Jérusalem et Bethléem. « L'étoile qu'ils

(1) I^a, qu. 36, a. 7.

avaient vue en Orient les précédait jusqu'à ce qu'elle vint s'arrêter sur la demeure où était l'Enfant (1). »

La tradition veut encore que ces hommes fussent non seulement des savants et des prêtres, comme l'indique leur titre de mages, mais aussi des rois. Tertullien déjà le pensait. Le psalmiste n'avait-il pas prédit l'événement raconté par saint Matthieu en disant que les rois d'Arabie et de Saba apporteraient des présents au Messie? (2) Dans ces conditions les mages étaient des conducteurs de peuple à tout point de vue. Les rois gouvernent les corps, les savants dirigent les esprits, les prêtres commandent aux âmes.

Et ce sont tous les peuples du monde qu'ils entraînent à leur suite. On ne tarda pas à fixer à trois leur nombre que saint Matthieu ne détermine pas. Trois, autant que de races humaines, autant que de parties connues du monde ancien. Aussi bien dans les images traditionnelles, l'un des rois mages est-il un sémite, tandis qu'un autre appartient à notre race blanche et que le troisième a la physionomie d'un nègre. Cela est invariable depuis le XIV^e^ siècle, depuis le XV^e^ siècle surtout (3). Mais dès le VIII^e^ siècle le vénérable Bède émettait l'idée que les trois premiers adorateurs de Jésus représentaient l'Asie, l'Europe et l'Afrique. Réunis miraculeusement pour s'avancer ensemble à la suite d'une même étoile, Balthasar, Melchior, Gaspar, sont les patriarches des Gentils, qui s'en vont, chefs de file, emmenant tout le genre humain vers Jésus. Splendide réalisation de la prophétie d'Isaïe que l'Église nous fait lire à l'épître :

> Lève-toi, Jérusalem, et resplendis! Car ta lumière paraît,
> Et la gloire du Seigneur s'est levée sur toi.

(1) I^a^, qu. 36, a. 7.
(2) Ps. LXXII, 10.
(3) A. Fabre, *Pages d'art chrétien*, p. 392.

Car les ténèbres couvraient la terre,
Et une sombre obscurité, les peuples;
Mais sur toi le Seigneur se lèvera,
Et sa gloire resplendira sur toi.
Les nations marcheront vers ta lumière,
Et les rois vers la clarté de ton lever.
Porte tes regards alentour, et vois :
Ils se rassemblent tous, ils viennent à toi
Tes fils viennent de loin,
Et tes filles sont portées sur les bras.
Tu le verras alors et tu seras radieuse;
Ton cœur tressaillira et se dilatera;
Car les richesses de la mer se dirigeront vers toi.
Les trésors des nations viendront à toi,
Des dromadaires en foule te couvriront,
Les jeunes chameaux de Madian et d'Epha;
Tous ceux de Saba viendront,
Apportant de l'or, et de l'encens,
Et publiant les louanges du Seigneur.

Avec un art consommé la liturgie de la messe a enchaîné les textes sacrés. Dès que l'épître, que nous venons de lire, est terminée, le graduel, chanté par le chœur, en reprend la dernière phrase qui nous fait entrevoir la grande scène de l'Épiphanie : « Ceux de Saba viendront apportant de l'or et de l'encens et publiant les louanges du Seigneur. »

Puis, après le chant de l'alleluia, pour nous amener au récit de saint Matthieu qui forme l'évangile, le verset nous fait assister au départ des mages chargés de leurs présents.

Enfin l'évangile est lu, qui raconte leur arrivée et se termine par l'offrande de l'or, de l'encens et de la myrrhe.

Mais cette offrande n'est qu'un début. Toute l'humanité doit suivre ses princes. Le sermon se place ici. « Mes frères bien-aimés, prêchait saint Léon, sachons reconnaître dans les mages adorateurs du Christ les prémices de notre vocation et de notre foi, et célébrons d'un cœur enthousiaste un début riche de promesses (1). »

(1) Sermon XXXII, 4.

Aussi l'offertoire de la messe nous montre le geste des mages se renouvelant et s'amplifiant au cours des siècles jusqu'à devenir l'universel hommage de tous les rois de la terre et de toutes les nations du monde en adoration devant le Verbe incarné :

Les rois de Tharsis et des îles lointaines lui offriront leurs présents,
Les rois d'Arabie et de Saba lui présenteront leurs dons ;
Tous les rois de la terre l'adoreront,
Toutes les nations de la terre lui seront assujetties.

Afin que se réalise au plus tôt ce grandiose hommage des peuples, la liturgie dominicaine nous fait prier à la vigile de l'Epiphanie pour les prédicateurs qui travaillent à la propagation de la foi : « Seigneur, disons-nous, illuminez de la grâce du Saint-Esprit les cœurs de vos serviteurs, donnez-leur une parole ardente, et accordez à ceux qui prêchent votre parole une augmentation de vertus. » Il faut en effet que la foi chrétienne se répande jusqu'aux extrémités de l'univers pour que de partout les hommes de bonne volonté se lèvent toujours et s'acheminent, chacun à la suite de son patriarche, vers le Seigneur Jésus. *Adveniat regnum tuum!* Que votre règne arrive, ô grand Roi pacifique !

Ces présents dont il est sans cesse parlé dans l'office de l'Epiphanie, ces trois présents de nos princes donnent par leur beau symbolisme le sens plénier des hommages dus au Christ.

Il est le roi de l'univers, et c'est pourquoi de toutes les parties du monde on lui apporte l'or, comme l'impôt que réclame le souverain. L'introït de la messe l'exprime avec un relief saisissant, en un texte majestueux dont la mélodie grégorienne souligne encore la puissance : « Voici le dominateur et le maître : la royauté est dans sa main, et aussi le pouvoir, et l'empire. » Ainsi affirme-t-on à trois

reprises, par trois mots différents, la royauté unique de ce petit Enfant.

« Cependant, dit Marie aux mages dans une belle hymne de saint Ephrem (1), mon Fils n'a ni armées, ni cohortes, le voilà couché dans la pauvreté de sa mère, comment pouvez-vous l'appeler roi? » Mais les mages répondent : « Les armées de votre Fils sont en haut, elles parcourent le ciel et illuminent tout de leurs feux. Un seul de ces soldats est venu nous appeler, et toute notre contrée en a été dans la stupeur. »

C'est une royauté plus qu'humaine et terrestre, elle est céleste et divine. « Les cieux racontent la gloire de Dieu », avait déjà chanté le psalmiste. Ce petit roi est le Dieu du ciel, et c'est ce qui signifie plus particulièrement le second présent qu'on lui apporte, l'encens dont les parfums montent vers lui avec les hommages de nos âmes.

L'encens représente aussi le sacerdoce dont est revêtue son humanité. Jésus est le grand prêtre de la Loi nouvelle, et si nous lui apportons ce présent, c'est pour qu'il l'offre dignement à son Père, intercédant pour nous tous auprès de lui et nous dispensant en retour son pardon et ses bénédictions.

Le prêtre est surtout chargé du sacrifice. Quelle victime Jésus offrira-t-il à Dieu? Il s'offrira lui-même. Il répandra sa vie comme une libation. Aussi lui présente-t-on la myrrhe, destinée à embaumer les morts. Un jour Joseph d'Arimathie lui rendra ce dernier devoir. Mais les mages avaient présagé cela, bien avant Marie-Madeleine elle-même. Jésus pourrait dire d'eux, comme de celle-ci après l'onction de Béthanie : « Ils ont embaumé mon corps d'avance pour la sépulture. »

(1) Reproduite dans Dom Guéranger, *Année liturgique*, 5e jour dans l'octave de l'Épiphanie.

« O admirable foi qui mène à la science parfaite, disait saint Léon, et qui n'a point été instruite à l'école d'une sagesse terrestre, mais éclairée par l'Esprit-Saint lui-même ! Car où avaient-ils découvert la nature inspirée de ces présents, ces hommes qui sortaient de leur patrie sans avoir encore vu Jésus, sans avoir puisé dans ses regards la lumière qui dirigea si sûrement le choix de leurs offrandes? Tandis que l'étoile frappait les yeux de leur corps, plus pénétrant encore, le rayon de la vérité instruisait leurs cœurs. Avant d'entreprendre les fatigues d'une longue route, ils avaient déjà connu celui à qui étaient dus, par l'or, les honneurs de roi, par l'encens, le culte divin, par la myrrhe, la foi dans sa mortalité (1). »

Ce n'est pas tant comme individus que comme types représentatifs de l'humanité entière et prémices de l'Église catholique, que les mages ont senti d'instinct la convenance de ces trois présents. Justement parce que ce triple don symbolise parfaitement aux yeux de l'Église Jésus lui-même sous ses divers aspects, l'oraison secrète que nous disons à la messe s'exprime en ces termes : « Regardez avec faveur, nous vous en prions, Seigneur, les dons de votre Église qui ne vous offre non plus seulement l'or, l'encens et la myrrhe, mais celui qui est figuré par ces présents..., Jésus-Christ, votre Fils, notre Seigneur. »

Ainsi s'achève, dans le mystère de nos autels, la procession des âmes de toute nation qui s'acheminent vers Dieu.

III

Ce fut l'habitude au XIV^e^ siècle de représenter par un cortège magnifique la marche à l'étoile des rois mages. Le 6 janvier 1336, les Dominicains de Milan en prirent

(1) Sermon XXXIV, 3.

l'initiative, et la cavalcade se reproduisit chaque année. Un peu partout, en Italie, en Europe, de semblables fêtes s'organisèrent. Les riches adorations des mages composées par les artistes italiens du XV^e^ siècle Gentile da Fabriano, Pisanello, Benozzo Gozzoli, n'en sont que la reproduction (1).

On pouvait assister en simples spectateurs, curieux et amusés, à ce splendide cortège. Mais pour la procession des âmes qu'il évoque il ne faut pas qu'il en soit ainsi. Prenons la suite, mettons-nous à notre place, après ceux de notre corporation, et marchons, nous aussi, vers celui qui est le terme de notre destinée. Bref, il faut que nous tirions de la fête de l'Épiphanie son enseignement mystique et le fassions passer dans notre vie spirituelle.

Nous avons la foi pour étoile, comme nous le rappelle la collecte de la messe. Une étoile, ce n'est pas le soleil qui chasse toutes les ténèbres et fait le jour, c'est le point lumineux qui brille au milieu de la nuit, qui se contente d'orienter, et, sans dissiper les ombres, de conduire à travers. Ainsi la foi nous montre la route, nous invite suavement au voyage, si nous voulons y prêter attention.

Cette petite lumière surnaturelle, ne la traitons pas comme une de ces veilleuses nocturnes qui continuent de briller, sans que l'on y prenne garde; que l'on n'ose pas éteindre, car on sait qu'il sera bon peut-être de la retrouver; mais devant laquelle on met un écran pour qu'elle ne gêne pas notre sommeil ou ne nous empêche pas de commettre nos actions dans les ténèbres.

Bien d'autres que les mages virent aussi l'étoile et ne se soucièrent point de quitter leur pays et leurs habitudes. Ils se moquèrent de ces rêveurs qui partaient dans la direction de ce signe céleste, sans savoir où il les mène-

(1) A. Fabre, *Pages d'art chrétien*, p. 390-391.

rait. Debout! Ce sont ces rêveurs qui ont raison. Partons dans la direction de l'étoile. Suivons la voie que nous indique notre foi chrétienne, quand par une inspiration de la grâce du Saint-Esprit elle brille plus vivement dans la nuit de notre âme.

« Je ne sais quoi vous luit au dedans, dit Bossuet : vous êtes dans les ténèbres et les amusements, ou peut-être dans la corruption du monde; tournez vers l'Orient où se lèvent les astres; tournez-vous à Jésus-Christ qui est à l'Orient, où se lève comme un bel astre l'amour de la vérité et de la vertu : vous ne savez encore ce que c'est, non plus que les mages, et vous savez seulement en confusion que cette nouvelle étoile vous mène au roi des Juifs, des vrais enfants de Juda et de Jacob : allez, marchez, imitez les mages. « Nous avons vu son étoile et nous sommes venus » : nous avons vu et nous sommes partis à l'instant. Pour aller où? Nous ne le savons pas encore; nous commençons par quitter notre patrie. Quittez le monde de même, le monde pour lequel la nouvelle étoile, la chaste inspiration qui vous ébranle le cœur, commence à vous inspirer un secret dégoût. Allez à Jérusalem; recevez les lumières de l'Église : vous y trouverez les docteurs qui vous interpréteront les prophéties, qui vous feront entendre les desseins de Dieu : et vous marcherez sûrement sous cette conduite (1). »

S'il est bon d'aller trouver les docteurs, pour qu'ils nous encouragent et nous expliquent notre route, quand la lumière nous est donnée, c'est surtout quand celle-ci disparaît et nous laisse parfois dans l'obscurité complète, qu'il faut recourir aux conseils de ceux que Dieu a établis pour enseigner et commander en son nom dans l'ordre du salut. Votre âme qui marchait à la lumière de sa petite

(1) *Élévations sur les mystères*, XVII[e] semaine, 2[e] élévation.

étoile se trouve soudain dans la nuit. Pas une clarté pour lui montrer le chemin. Elle ne sait plus où elle en est. Consultez les guides spirituels qui ont appris le plan de Dieu dans la conduite des âmes. Ils pourront vous renseigner sur la route à suivre. Obéissez humblement. Dieu récompensera bientôt votre docilité en vous montrant de nouveau sa lumière. Comme les mages, cheminant vers Bethléem, aperçurent tout à coup l'étoile au-dessus de la petite ville et ressentirent une grande allégresse, les âmes ont la joie quelque jour d'éprouver la conviction intime qu'elles sont dans le droit chemin. En vérité, pensent-elles, cette route où je m'en allais aveuglément par obéissance est la bonne voie, c'est le chemin qui conduit au divin Roi.

Et si l'étoile projette son rayon de lumière sur une pauvre demeure, sur un enfant de misérable apparence, qu'importe? A la clarté de l'étoile et avec les yeux de la foi, l'âme voit au-delà des apparences. « Voyez, dit saint Bernard (1), quelle est la pénétration des yeux de la foi! La foi reconnaît le Fils de Dieu à la mamelle, elle le reconnaît attaché au bois, elle le reconnaît jusque dans la mort. Le larron le reconnaît sur le gibet, les mages dans l'étable; celui-là malgré les clous qui l'attachent, ceux-ci à travers les langes qui l'enveloppent. »

Cependant notre foi, plus ou moins vive, peut influencer plus ou moins notre conduite. Or à quelque degré de la vie spirituelle que nous nous trouvions, l'un ou l'autre des rois mages peut nous servir d'exemple. Celui-là, le plus jeune dans les images traditionnelles, l'homme au visage noir, représente assez bien l'âme qui n'est pas encore débarrassée du péché. Il regarde de loin, serrant sa cassette bien fermée sur son cœur. C'est le *commençant*,

(1) A la fin de son deuxième sermon sur l'Épiphanie.

sollicité de se convertir, de conformer sa vie à la foi qui l'éclaire. Il hésite à faire le pas décisif, à donner à Jésus ces trésors que des créatures séduisantes réclament de lui ou qu'il serait tenté de se réserver égoïstement. Enfin il cède à la grâce. C'est le geste qu'a reproduit Albert Dürer dans le tableau qui est au musée des offices à Florence. Pour Notre-Seigneur il faut tout quitter et se quitter soi-même. Ne marchandons pas plus longtemps. Alors qu'il nous a tant aimé, ne l'aimerions-nous pas en retour? Il n'a pas marchandé, lui. « Tandis qu'il subsistait dans la forme de Dieu, dit saint Paul, il ne s'attacha pas jalousement à l'égalité avec Dieu, mais il s'anéantit lui-même en prenant la forme de l'esclave, c'est-à-dire en devenant semblable aux hommes. Par tout ce qui paraissait de lui faisant l'impression d'être un homme, il s'humilia lui-même et se rendit obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix (1). »

Les âmes en qui l'amour de Dieu a triomphé du péché et de ses convoitises et qui *progressent* dans la vertu trouvent leur modèle dans cet autre mage à la cassette entr'ouverte qui marche tout droit vers Notre-Seigneur. Il s'incline déjà, met un genou à terre et quitte sa couronne, comme dans le tableau de Gentile da Fabriano à l'académie de Florence. Il faut faire effort pour avancer peu à peu, à pas d'amour toujours plus grands. Celui-là est parvenu à l'âge mûr. Ce n'est que tardivement, après avoir longuement persévéré dans l'effort, que l'on approche de la perfection.

Il y est arrivé, ce troisième, le vieillard à cheveux blancs, à longue barbe blanche. Voyez-le, prosterné devant Jésus que Marie, siège de la divine Sagesse, lui présente et qui lui tend lui-même ses petits bras. De tous ses yeux le bon

(1) Phil., II, 6-8.

vieillard regarde le divin Enfant. De tous son cœur il lui baise les pieds. Ah! il est détaché de tous les biens d'ici-bas, comme le signifie cette couronne qu'il a déposée par terre! Il ne pense plus qu'à une chose, s'unir à Dieu toujours plus. Il n'a qu'un désir, mourir pour demeurer avec le Christ. C'est l'état des *parfaits*, tel que nous le décrit saint Thomas d'Aquin (1).

Parvenue à son apogée, cette perfection réalise l'union transformante connue des plus grands mystiques seulement et qu'ils ont décrite sous le nom de mariage spirituel. Alors ils expérimentent pour leur compte personnel cette alliance que Jésus a contractée avec son Église selon l'enseignement de saint Paul, alliance que la liturgie de l'Épiphanie célèbre précisément dans une antienne qui est un véritable joyau : « Aujourd'hui l'Église est unie à son céleste Époux, après qu'il l'a purifiée de ses fautes dans le Jourdain; les mages courent avec des présents aux noces royales; et l'eau changée en vin réjouit les convives (2). » Ce sont les trois mystères du temps de l'Épiphanie qui se trouvent ainsi évoqués ensemble sous le signe de l'union parfaite réalisée entre le divin Époux et les âmes que son amour a conquises et qui savourent un avant-goût de la béatitude céleste.

L'abbé Guerric, disciple de saint Bernard, dans un sermon sur l'Épiphanie qui rejoint ici les idées que l'on vient d'exprimer, disait : « Je pense, sauf meilleur avis, que la myrrhe est la première offrande des commençants; ensuite l'encens est le présent de ceux qui progressent; et enfin l'or est le don des parfaits (3). »

Ce dernier don, supérieur à tous les autres, symbolise

(1) II^{a} II^{ae}, qu. 24, a. 9.
(2) Antienne du *Benedictus*.
(3) A la fin des œuvres de saint Bernard, édit. Mabillon, vol. II col. 935.

la sagesse. La Bible ne la compare-t-elle pas à l'or, cet or que l'on cherche laborieusement en creusant jusqu'aux entrailles de la terre (1)? Aux parfaits seulement saint Paul parlait sagesse (2). Saint Grégoire et saint Thomas d'Aquin croient donc que c'est la sagesse que représente cet or (3). C'est la charité, dit Bossuet (4) et d'autres avec lui. Mais il est facile de tout accorder. La sagesse qu'est-elle autre chose que l'expérience savoureuse d'une charité très parfaite et l'instinct qui en procède pour nous donner le sens des vérités éternelles et nous conduire à leur lumière?

Où le prendre, cet or de l'amour ardent et pur qui fructifie en sagesse? Ame tiède, écoute la réponse de Jésus dans l'Apocalypse : « Je te conseille d'acheter de moi cet or », en m'aimant, moi qui pour gagner ton cœur ai revêtu ma divinité impénétrable des charmes sensibles d'une ravissante humanité. Par là tu arriveras à goûter la sagesse : « Voici que je me tiens à la porte et je frappe : Si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entrerai chez lui, je souperai avec lui et lui avec moi (5). »

L'encens est le second présent. « Qu'est-ce que l'encens du chrétien? dit Bossuet. L'encens est quelque chose qui s'exhale, qui n'a son effet qu'en se perdant : exhalons-nous devant Dieu en pure perte de nous-mêmes, puisque celui qui perd son âme la gagne : celui qui renonce à soi-même, celui qui s'oublie, qui se consume lui-même devant Dieu, est celui qui offre de l'encens : épanchons nos cœurs devant lui : offrons-lui de saintes prières qui montent au ciel, tout ensemble qui se dilatent dans l'air et qui édifient toute l'Église. Disons avec David : « J'ai en

(1) Prov., II, 5.
(2) I Cor., II, 6.
(3) III^a, qu. 36, a. 8, ad 4.
(4) Bossuet, *Élévations*, XVII^e semaine, 9^e élévation.
(5) Apoc., III, 18-20.

« moi mon oraison au Dieu de ma vie » : j'ai en moi l'encens que je lui offrirai et l'agréable parfum qui pénétrera jusqu'à lui (1). »

Il faut y joindre le troisième présent qui est la myrrhe. Souvenons-nous de la passion et de la sépulture de notre Rédempteur. Ensevelissons avec lui notre ancienne vie de péché, mortifions en nous toutes ces convoitises qui en sont les restes vivaces.

Il est bien vrai que les commençants ont des raisons spéciales d'offrir cette myrrhe. Mais, comme le dit sainte Thérèse, il n'est point d'état si parfait où il ne soit nécessaire de revenir souvent aux commencements. Et pareillement, même au début de la vie spirituelle, dans l'âme qui tient au moins à conserver l'état de grâce, il faut que la charité soit déjà cet amour de Dieu préféré à tout qui la constitue essentiellement. Tous donc, à quelque degré qu'ils soient, doivent offrir à Jésus le triple présent des mages. Les parfaits continueront de pratiquer la mortification que la myrrhe symbolise. Les commençants offriront déjà à Dieu l'or de la charité. Tous élèveront leur âme vers Dieu pour lui rendre leurs devoirs et lui exposer leurs besoins.

En retour de leurs présents, et surtout en réponse à cette prière que figurait et accompagnait leur encens, les mages furent avertis en songe de prendre un autre chemin pour gagner leur pays. Qui les avertit? Le Seigneur Jésus lui-même. Sans doute le divin Enfant ne parlait pas encore. Mais déjà il était celui qui pourra dire : Je suis la Voie. Et c'est lui qui les inspira par son influence secrète.

A la suite de nos chefs, il faut nous aussi retourner dans notre patrie. « Notre patrie, dit saint Grégoire à ce propos, c'est ce paradis dont nous sommes éloignés par

(1) Bossuet, loc. cit.

l'orgueil, la désobéissance, l'attache aux choses sensibles, le goût du fruit défendu. Maintenant que nous avons connu Jésus, il nous faut changer de conduite. Pleurons nos fautes, obéissons aux commandements divins, méprisons les biens de ce monde visible, et réprimons les convoitises de la chair. C'est ainsi que nous retournerons dans notre pays. »

L'humble petite lumière qui brille dans la nuit a conduit les mages et leur suite innombrable jusqu'au Christ, qui est en personne cette belle étoile annoncée comme devant sortir de Jacob. Il s'est proclamé lui-même « l'astre radieux du matin (1) » dont l'éclat tempéré, dans la vie d'ici-bas, « rassure les fidèles sur l'incertitude du présent et de l'avenir, et les prépare à contempler dans son plein le Soleil de justice (2) ». Pour obtenir de parvenir enfin dans la plénitude de la lumière divine où les mages entraînent nos âmes, l'Église nous fait réciter, pendant toute l'octave de l'Épiphanie, une belle oraison qui résume parfaitement l'enseignement mystique de cette marche à l'étoile : « O Dieu qui avez révélé aujourd'hui votre Fils aux nations, en leur donnant pour guide une étoile, faites, dans votre bonté, que, vous ayant déjà connu par la foi, nous arrivions à contempler l'éclat de votre gloire, par le même Jésus-Christ, notre Seigneur. »

F.-D. Joret, O. P.

(1) Apoc., xxii, 16.
(2) R. P. Allo, *L'Apocalypse*, p. 332.

L'objet propre de la dévotion au Cœur eucharistique de Jésus

On a écrit de divers côtés ces derniers temps sur la dévotion au Cœur eucharistique de Jésus, les uns y voyant surtout le culte rendu au cœur de Notre-Seigneur *présent dans l'Eucharistie*, les autres insistant principalement, d'après la liturgie même de l'Office propre et de la Messe du Cœur eucharistique, sur *l'acte de dilection suprême par lequel Jésus a institué l'Eucharistie* (1). On nous a demandé quel est, selon nous, d'après les documents officiels, l'objet formel de cette belle dévotion aujourd'hui très répandue parmi les fidèles.

***

Pour montrer que cet objet formel n'est pas le Cœur de Jésus en tant que *présent* dans l'Eucharistie, on a remarqué que le Cœur du Sauveur n'est pas dans le saint sacrement comme organe *localement distinct* des autres organes de son corps, puisque celui-ci est tout entier dans une hostie consacrée et *tout entier* dans chaque partie ou parcelle, si petite soit-elle, de cette hostie (2). C'est vrai; mais il faut pourtant noter que le corps du Sauveur, qui est dans l'Eucharistie, est un corps humain, différent par

(1) Cf. *Palestra del Clero*, 24 ottobre 1929 : « Note dogmatico-ascetiche sulla devozione al Cuore Eucaristico di Gesù e festa relativa ». *Dott. Argeo Mancini*, p. 513 sqq.

(2) Cf. *ibid.*

suite de celui d'un agneau ou d'une colombe, et donc un corps qui a une organisation déterminée ; seulement la distinction des organes, comme la quantité, se trouve dans l'Eucharistie, non pas selon son rapport au lieu, mais *selon son rapport à la substance*, à raison de la conversion de la substance du pain en celle du corps sacré de Jésus (1).

L'objet propre de la dévotion dont nous parlons serait-il le Cœur de Notre-Seigneur en tant qu'il est ainsi réellement *présent dans l'Eucharistie*, selon le rapport des parties de son corps, non pas au lieu, mais à la substance? — A lire attentivement les documents officiels, nous ne le croyons pas, car ils visent constamment le Cœur de Jésus *en tant qu'il nous a donné l'Eucharistie*.

La chose est claire pour l'Office propre de cette fête. Plusieurs de ces textes ont été déjà relevés (2).

Doux cœur de Jésus, qui dira
pour nous ton amour enflammé?
Qui dira le don prodigieux
né pour nous d'un tel amour?
. . . . . .
Aux sacrés autels, tout entier
Homme et Dieu me cachant

(1) Cf. saint Thomas, III^a, q. 76, a. 4, ad 1. « *Quantitas dimensiva Corporis Christi est in hoc sacramento*, non secundum proprium modum (ut scilicet sit tota in toto, et singulae partes in singulis partibus), sed *per modum substantiae*, cujus natura est tota in toto et tota in qualibet parte. »

Ibid., a. 3, ad 2 : « Illa determinata *distantia partium in corpore organico* fundatur super quantitate dimensiva ipsius; ipsa autem natura substantiae praecedit etiam quantitatem dimensivam. Et ideo, quia conversio substantiae panis directe terminatur ad substantiam corporis Christi, secundum cujus modum proprie et directe est in hoc sacramento corpus Christi, *talis distantia partium* est quidem in ipso corpore Christi vero ; sed *non secundum hanc distantiam* comparatur ad hoc sacramentum, sed *secundum modum substantiae*. »

(2) Cf. *Palestra del Clero*, art. cit.

Sous les blanches ombres du pain,
Je consolerai les enfants d'Ève (1).

L'invitatoire indique toujours l'objet propre du culte célébré le jour de la fête. Or il ne parle ici que du Cœur de Jésus qui nous a donné l'Eucharistie. C'est donc bien là l'objet formel de la dévotion au Cœur Eucharistique.

« Venez, adorons le Cœur de Jésus nous donnant la très sainte Eucharistie (2). »

Il nous l'a donnée en l'instituant; par la consécration sacramentelle il nous la donne tous les jours encore, puisqu'il est le Prêtre principal à la sainte Messe.

C'est encore l'idée que souligne la première strophe de l'Hymme de Matines :

Cœur aimable de Jésus,
Créateur de l'eucharistique nourriture,
Nous vous saluons ! Du monde entier
recevez nos pieux remerciements (3).

(1) Cor dulce Jesu, quis tuum
In nos amorem flammeum,
Quis dicat inde splendida
Enata nobis munera?
. . . . . .
Sacris in aris, integer
Homo Deusque candida
Sub panis umbra delitens
Solabor Hevae filios.
(Str. I^a et V^a ex Hymno ad I Vesp.)

(2) « Cor Jesu sanctissimam Eucharistiam nobis donans, venite, adoremus. » (Invit.)

(3) Cor dulce Jesu, pabuli
Inventor eucharistici,
Salve, piasque suscipe
Ex toto orbe gratias.
(Str. I^a ex Hymno ad Mat.)

Le sixième répons insiste dans le même sens : « Notre-Seigneur Jésus-Christ nous a aimés et nous a donné une consolation éternelle, et une bonne espérance dans sa grâce (1). » De même les antiennes de Laudes : « J'ai désiré d'un grand désir manger cette pâque avec vous, avant que de souffrir. » — « Venez, mangez mon pain et buvez mon vin, que j'ai préparé pour vous (2). »

C'est le même amour que chante la première strophe de l'Hymne de Laudes :

> Du Cœur de Jésus nous est venue
> l'oblation que le Golgotha
> a vue un seul jour, et que mille fois
> sur nos autels le Sacrifice renouvelle (3).

Et l'antienne du *Benedictus* continue :

« Jésus, ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, les aima jusqu'à la fin (4). »

D'après ces textes liturgiques, le Cœur de Jésus est dit eucharistique en tant que de lui procède l'oblation du sacrifice de la Croix, perpétué en substance sur nos autels jusqu'à la fin du monde. C'est le cœur de Jésus en tant qu'il nous a donné l'Eucharistie à la fois comme sacrifice et comme sacrement.

(1) « Dominus noster Jesus Christus dilexit nos et dedit consolationem aeternam, et spem bonam in gratia. » (6ème Resp.)

(2) « Desiderio desideravi hoc pascha manducare vobiscum, antequam patiar. — Venite, comedite panem meum et bibite vinum, quod miscui vobis. » (1ère et 2e ant. ad Laudes.)

(3) E corde Jesu prodiit
Oblatio quam Golgotha
Vidit semel, quam millies
Nunc innovant altaria.
(Str. Ire ex Hymno ad Laudes.)

(4) Ant. ad Benedictus. De même, 5e Rép. : « Jesus cum dilexisset suos, qui erant in mundo, in finem dilexit eos. »

Toutes les hymnes de l'Office se terminent ainsi :

Doux Cœur de Jésus
d'où tant de dons nous sont venus,
faites que, par l'amour, intimement
nos cœurs vous connaissent (1).

L'oraison est encore plus significative :

« Seigneur Jésus, vous qui, répandant les richesses de votre amour pour les hommes, avez institué le sacrement de l'Eucharistie, donnez-nous, nous le demandons, de pouvoir aimer votre Cœur très aimant et recevoir toujours de façon digne un si grand sacrement... (2) »

L'esprit de la sainte Église est plus manifeste encore, s'il est possible, dans les leçons du IIe Nocturne. On lit en effet dans la troisième, tirée de saint Alphonse de Liguori :

« Du cœur très aimant de Jésus procédèrent certes tous les sacrements, mais surtout le plus grand de tous, le sacrement d'amour, par lequel Jésus voulut être le compagnon de notre vie, la nourriture de notre âme, et un sacrifice d'une valeur infinie (3). » [...]

Et l'Église elle-même ajoute dans cette leçon :

« Cette adorable invention du Cœur de Jésus, preuve de son immense amour, doit être certes l'objet d'un culte spécial ; il faut la prêcher aux peuples, en nos temps surtout où la charité se refroidit (4). »

(1) Cor dulce Jesu, munera
Tot unde nobis profluunt,
Fac nostra te medulitus
Amore discant pectora.

(2) « Domine Jesu Christe, qui divitias amoris tui erga homines effundens, Eucharistiae Sacramentum condidisti : da nobis, quaesumus, ut amantissimum Cor tuum diligere, et tanto sacramento digne semper uti valeamus : Qui vivis... »

(3) « E corde Jesu amantissimo omnia quidem sacramenta prodierunt, potissimum tamen inde processit Sacramentum amoris, quo Ipse nobis esset vitae socius, animae cibus, sacrificium infiniti valoris. »

(4) « Haec adoranda Cordis adinventio summique amoris demons-

C'est le même enseignement que nous trouvons dans l'Introït de la Messe propre de cette belle fête : « Jésus, sachant que son heure était venue de passer de ce monde à son Père, après avoir aimé les siens, qui étaient dans le monde, les aima jusqu'à la fin. — Chantez au Seigneur un cantique nouveau, car il a fait des prodiges (1). »

L'Épître est tirée de la lettre de saint Paul aux Éphésiens, III, 8-19 ; elle met en relief l'amour sans mesure du Christ qui se donne à nous : « C'est à moi, le moindre de tous les saints, qu'a été accordée cette grâce d'annoncer parmi les gentils la richesse incompréhensible du Christ, de mettre en lumière, aux yeux de tous, l'économie du mystère qui avait été caché depuis le commencement en Dieu, Créateur de toutes choses... A cause de cela, je fléchis le genou devant le Père... afin que... vous deveniez capable de comprendre avec tous les saints quelle est la largeur et la longueur, la profondeur et la hauteur, même de connaître l'amour du Christ, qui surpasse toute connaissance, en sorte que vous soyez remplis de toute la plénitude de Dieu. »

L'Évangile est celui de l'institution de l'Eucharistie selon saint Luc, XXII, 15-20 : « Jésus dit à ses disciples : J'ai désiré d'un grand désir manger cette pâque avec vous... »

Enfin la Postcommunion revient encore sur la même idée : « Comblés des dons divins de votre Cœur, nous demandons, Seigneur Jésus, qu'il nous soit accordé de

tratio jure merito peculiari cultu recolenda est, populisque praedicanda, his nostris praesertim refrigescentis caritatis temporibus. »

(1) « Sciens Jesus quia venit hora ejus ut transeat ex hoc mundo ad Patrem, cum dilexisset suos, qui erant in mundo, in finem dilexit eos. » (Joan., XIII, 1.) — « Cantate Domino canticum novum : quia mirabilia fecit. » Ps. XCVII, 1.

demeurer dans l'amour de vous et de mériter d'y grandir jusqu'à la fin (1). »

Si la liturgie de l'Office et de la Messe propre d'une fête doit exprimer l'objet spécial du culte célébré en ce jour, comment ne pas voir dans le Cœur de Jésus *nous donnant l'Eucharistie* l'objet propre de cette dévotion?

*
* *

Les documents officiels antérieurs à la composition et à l'approbation de cet Office et de cette Messe ne sont pas moins significatifs.

Cette dévotion approuvée d'abord par Pie IX en 1868, le fut ensuite d'une façon plus solennelle par Léon XIII dans un bref du 16 février 1903, établissant l'église de Saint-Joachim à Rome comme centre général de l'archiconfrérie du Cœur Eucharistique de Jésus. Dans ce bref il est dit : « Nous n'avons rien de plus à cœur et rien ne nous est plus doux que de donner dans cette auguste ville, centre du monde catholique, un siège digne d'elle à cette association de fidèles qui, tout en ayant envers le Sacré Cœur une dévotion ne différant en aucune manière de la dévotion de l'Église, s'appliquent à *rendre un culte d'amour, de reconnaissance, de vénération et d'hommage à cet acte de dilection suprême en vertu duquel notre divin Rédempteur, prodiguant toutes les richesses de son cœur, institua l'adorable sacrement de l'Eucharistie pour demeurer avec nous jusqu'à la consommation des siècles.* »

C'est dans le même sens que *La Raccoltà* (édition de 1898, p. 194, n° 121), le recueil officiel des prières indulgenciées par le Saint-Siège, définit dans une note la dévo-

(1) « Divinis donis Cordis tui satiati, quaesumus, Domine Jesu, ut in tui semper amore permanere et usque in finem crescere mereamur. »

tion au Cœur Eucharistique : « Le culte envers le Cœur Eucharistique de Jésus ne doit pas s'entendre comme s'il était en substance différent du culte que l'Église professe pour son Sacré-Cœur ; seulement il prend comme *objet spécial* de vénération, d'amour, de reconnaissance et de réciprocité *l'acte de suprême dilection*, par lequel le Cœur très aimant de Jésus institua l'adorable sacrement de l'Eucharistie et demeure avec nous jusqu'à la fin des temps (1). »

On sait que le Saint-Siège a enrichi cette dévotion de nombreuses indulgences. En particulier les membres de l'Archiconfrérie, aujourd'hui très nombreux, peuvent gagner une indulgence plénière tous les jours, quand il font une demi-heure d'adoration devant le Saint-Sacrement exposé ou renfermé dans le tabernacle, en n'importe quelle église ou chapelle du monde entier.

*
* *

On voit par là ce qu'est précisément la dévotion au Cœur Eucharistique et quel est son rapport avec celle due au Sacré-Cœur.

La théologie enseigne, au sujet de cette dernière, que l'*objet* de notre adoration doit être à la fois le cœur de chair, symbole de l'amour, et l'amour symbolisé par le cœur, tous deux inséparablement unis. *Le motif* de ce culte est *l'excellence de la charité du Christ*, et aussi l'excellence de son cœur sensible, véritablement adorable en tant qu'il est le cœur de la Personne divine du Verbe fait chair, et le symbole de son amour. *Le terme* de cette ado-

(1) Cette traduction du texte italien est celle très littérale qu'on lit dans la *Revue de l'Archiconfrérie du Cœur Eucharistique*, juin 1914, p. 164.

ration est la Personne divine elle-même, qui se manifeste dans l'amour et son symbole.

La dévotion au Sacré-Cœur contemple ainsi et adore en lui *l'amour du Sauveur, principe de tous ses bienfaits*, depuis la Nativité jusqu'à la consommation de l'œuvre rédemptrice dans le ciel.

De ce culte est née une dévotion plus spéciale, qui en est un magnifique développement, celle au Cœur Eucharistique de Jésus. Elle s'adresse spécialement à un acte particulier de Notre-Seigneur, « à l'acte d'amour par lequel il institua l'Eucharistie, pour rester avec nous, pour nous donner son corps en nourriture et son sang en breuvage, pour s'immoler sur l'autel d'une manière non sanglante et fonder ainsi l'unité de l'Église (1) ».

On le voit, cette dévotion s'inspire surtout du mot de saint Jean, XIII, 1 : « *Cum dilexisset suos qui erant in mundo, in finem dilexit eos* : Après avoir aimé les siens qui étaient en ce monde, il les aima jusqu'à la fin. »

Cet acte souverainement important de la vie de Jésus, oublié de tant de chrétiens, demandait un culte spécial fait d'action de grâces, d'adoration intérieure et extérieure, de réparation et de supplication. Notre-Seigneur l'a fait comprendre à certaines âmes chaque jour plus nombreuses. C'est ce que nous rappelle l'admirable prière au Cœur Eucharistique, qui, par une gradation des plus belles, s'élève des oublis, dont il est l'objet, aux appels intérieurs qui viennent de lui, et à l'union divine à laquelle il nous porte.

« Cœur délaissé, — Cœur oublié, — Cœur méprisé, — Cœur outragé, — Cœur méconnu des hommes.

« Cœur aimant nos cœurs, — Cœur suppliant qu'on

(1) *De cultu Cordis eucharistici explicatio dogmatica*, par le P. Albert Lepidi, O. P. Rome, 1905, p. 10; opuscule récemment réédité par le P. Hugon (Paris, Téqui).

l'aime, — Cœur patient à nous attendre, — Cœur pressé de nous exaucer, — Cœur désirant qu'on le prie, — Cœur foyer de nouvelles grâces.

« Cœur silencieux voulant parler aux âmes, — Cœur doux refuge de la vie cachée, — Cœur maître des secrets de l'union divine, — Cœur de celui qui dort, mais qui veille toujours, — Cœur Eucharistique de Jésus, ayez pitié de nous. »

Toutes ces invocations nous parlent de l'objet propre de cette dévotion : le cœur de Jésus, qui nous a donné l'Eucharistie, sacrement et sacrifice, qui nous la donne tous les jours par la consécration, et qui nous accorde toutes les grâces qui dérivent du plus parfait des sacrements et du sacrifice de la Messe dont la valeur est infinie.

*
* *

On a objecté : Il semble pourtant que dans l'expression « Cœur Eucharistique » l'adjectif désigne plutôt le Cœur du Sauveur en tant qu'il est *dans l'Eucharistie*, comme on parle de sa vie eucharistique. L'adjectif « eucharistique » paraît, en d'autres termes, avoir le *sens passif* de contenu dans l'Eucharistie, et non pas le *sens actif* de principe, source de l'Eucharistie.

A cela nous répondrons qu'il faut dire de l'adjectif « eucharistique » ce que saint Thomas enseigne au sujet des *termes analogiques*, qui sont intermédiaires entre les termes équivoques ou susceptibles de sens tout à fait différents et les termes univoques qui n'ont qu'un seul sens. Les termes analogiques ont *plusieurs sens* mais *semblables*, selon une certaine *proportion* ou une proportionnalité.

Saint Thomas prend souvent pour exemple de terme analogique le mot *sain* (1). La santé se trouve intrinsè-

(1) Cf. I^a, q. 13, a. 5 : « Sicut sanum dicitur de medicina et de animali, in quantum medicina est causa sanitatis, quae est in animali. »

quement dans l'animal, mais par analogie on dit aussi que l'*air est sain*, non pas qu'il y ait la santé en lui, non pas non plus en un sens passif, mais au contraire en un *sens actif*, en tant qu'il favorise la santé, ou la rend à celui qui l'a perdue; on parle de même d'un régime alimentaire *sain*. D'une façon un peu différente, non plus active mais plutôt passive, on dit que le *pouls* est *sain*, lorsqu'il est à la fois le signe et le résultat de la santé. Saint Thomas, à propos de la définition du sacrement en général, parle de même du mot *sacré*, appliqué à tout ce qui a rapport à la sainteté, par exemple comme cause, ou comme signe, ou comme effet (1).

De même encore l'adjectif « eucharistique » se dit d'abord de ce qui constitue l'Eucharistie : consécration eucharistique, sacrifice eucharistique, espèces ou accidents eucharistiques. Mais il se dit aussi de ce qui concerne l'Eucharistie, et non seulement au sens passif de « contenu dans l'Eucharistie », mais en des sens très divers, par ex. : « culte eucharistique », ou rendu à l'Eucharistie : « congrès eucharistique » en l'honneur de l'Eucharistie; « miracle eucharistique », signe de la vérité de la doctrine révélée sur l'Eucharistie. Et comme on dit que l'*air est sain*, au sens actif, parce qu'il *donne* la santé, ainsi on peut dire « le Cœur Eucharistique de Jésus » en ce sens qu'il nous a *donné* l'Eucharistie, et que, Cœur sacerdotal de Celui qui est Prêtre principal pour l'éternité, il nous la *donne* tous les jours par la consécration eucharistique.

Et même on ne saurait trop rapprocher le principe de la dévotion au Cœur Eucharistique de ce que l'Église nous enseigne du sacerdoce de Jésus-Christ, qui ne cesse de s'offrir pour nous par ses ministres à la sainte Messe, comme le dit le Concile de Trente (2) : « le même s'offre

(1) III^a^, q. 60, a. 1.

(2) « Idem nunc offerens sacerdotum ministerio, qui seipsum tunc in cruce obtulit, sola offerendi ratione diversa. »

maintenant par le ministère des prêtres, qui s'est offert autrefois sur la croix : le mode seul de l'oblation est différent. » *Le Cœur eucharistique* de Jésus n'est autre en effet que *le Cœur sacerdotal* qui nous a donné l'Eucharistie, qui a institué en même temps le sacerdoce pour conserver l'Eucharistie, sacrement et sacrifice, jusqu'à la fin du monde; c'est le Cœur sacerdotal du Christ qui suscite et suscitera jusqu'au dernier jour des vocations sacerdotales pour offrir ce Sacrifice d'une valeur infinie, perpétué en substance sur nos autels. C'est le Cœur sacerdotal qui nous donne de nouveau chaque jour l'Eucharistie, à chaque consécration, partout où le soleil se lève dans toutes les régions de la terre, où il y a quelque église ou chapelle catholique.

Ainsi cette dévotion apprend-elle aux âmes intérieures, qui assistent à la messe à s'unir au moment de la consécration à l'oblation du Prêtre éternel, à offrir avec lui son corps sacré, son précieux sang, en s'offrant elles-mêmes, selon l'inspiration du Saint-Esprit, en conformité avec leur vocation et leurs devoirs d'état.

Les âmes qui vivront ainsi de la sainte Messe en union avec le Cœur sacerdotal et eucharistique de Jésus recevront des « grâces toujours nouvelles ». Comme il est dit dans la prière au Cœur Eucharistique, elles entreront dans « les secrets de l'union divine » et y trouveront une grande paix au milieu même de leurs épreuves, en se préparant à faire de leur mort, en union avec les messes qui se célébreront alors, un sacrifice parfait d'adoration, de réparation, de supplication et d'action de grâces, qui leur ouvrira les portes du ciel.

Rome, Angelico.

fr. R. Garrigou-Lagrange, O. P.

LES MAITRES ET LES MODÈLES

La Congrégation de l'Adoration Réparatrice

> « C'est de la pensée de l'expiation que naquirent plusieurs Congrégations d'hommes et de femmes, qui, avec un zèle empressé, se proposent de remplir jour et nuit, en une certaine manière, le rôle de l'Ange qui consolait Jésus au Jardin des Oliviers. »
>
> Pie XI, Encycl. *Miserentissimus Redemptor*.

Le Souverain Pontife, dans l'Encyclique *Miserentissimus Redemptor*, rappelait au monde « plongé dans le mal » (Jo., I, 19) l'urgente nécessité de la réparation. Il nous a paru opportun de faire connaître brièvement l'esprit de la Congrégation de l'*Adoration Réparatrice*, qui répond, par sa vocation et son but, aux désirs actuels et si pressants de l'Église.

L'Encyclique veut susciter chez les âmes pieuses un plus grand désir de la réparation. Ce sera entrer dans la pensée du Pape que de leur en suggérer un moyen efficace.

La belle dévotion de l'Adoration réparatrice devant le très saint sacrement exposé vit le jour à Paris en 1848. Entre les deux crises de février et de juin, qui mirent Paris à feu et à sang, quelques personnes pieuses, sentant la coupe de la justice de Dieu prête à déborder, formèrent le dessein « d'opposer à de perpétuels outrages une perpé-

tuelle réparation, et de prolonger nuit et jour, au pied du Saint-Sacrement toujours exposé, les saintes veilles de l'adoration et de la prière (1) ».

Rapidement l'idée vint de ne pas se contenter d'appeler les fidèles d'église en église. Il fallait à l'adoration perpétuelle un sanctuaire plus intime « où, dans un recueillement plus profond, des âmes consacrées par la profession religieuse fissent de l'adoration réparatrice, non plus un attrait passager, mais le principe d'une vocation spéciale: non plus l'occupation d'un jour, mais l'emploi d'une vie entière (2) ».

L'institut de l'*Adoration Réparatrice* naquit de cette préoccupation.

Son caractère providentiel se manifeste de toutes parts tant par les circonstances qui le firent éclore, que par sa préparation dans la personne de sa fondatrice. En marquer les étapes aidera à comprendre l'esprit de la nouvelle Congrégation.

*
* *

I. — La Providence prépare la Fondatrice.

Est-ce pour mieux pénétrer Théodelinde Dubouché, la future fondatrice de l'Adoration Réparatrice, de la nécessité de réparer les outrages faits à sa Majesté par la malice ou par l'indifférence des hommes, que Dieu la fit naître au sein d'une famille, sinon impie, du moins très indifférente? Son père, qui appartenait à l'administration des Finances, avait été de bonne heure éloigné de la foi par les préjugés du siècle dernier. Sa mère était plus occupée

(1) *Vie de Mère Marie-Thérèse*, par Mgr d'Hulst, p. VIII. (Cette adoration fut réellement ininterrompue à Paris depuis la fête de l'Épiphanie 1852.)

(2) *Vie*, p. IX.

des choses du monde que des pratiques de la religion. Sa sœur, de dix ans son aînée, suivait les exemples maternels. Son frère mourut prématurément après une vie dissolue. Tel était le cercle qui devait la voir croître, et qui, selon toutes vraisemblances, paraissait devoir l'enfermer irrémédiablement dans des vues toutes terrestres.

La jeune Théodelinde, tenant par son père du Périgord, de l'Italie par sa mère, possédait les qualités et les défauts des natures méridionales. Elle était tendre et passionnée, orgueilleuse et irascible, mais généreuse et dévouée. De bonne heure, pourtant, Dieu grava dans son âme une si vive empreinte de foi et d'amour, qu'elle en garda le souvenir jusqu'à la fin de sa vie : « Je me rappelle encore, écrivait-elle plus tard à son confesseur, ce que le Saint Sacrement disait à mon cœur, quand il venait sur les reposoirs préparés dans le jardin de ma mère (1). »

Ses parents, qui n'allaient que rarement et par convenance à l'église, faisaient, chaque année, par convenance aussi, un reposoir dans leur jardin pour la Fête-Dieu. C'est à cette occasion que Jésus-Eucharistie versa dans le cœur de la fillette, habillée en ange pour jeter des fleurs à l'Hostie, la première grâce de sa vocation.

Dieu, qui avait été ainsi son premier Maître intérieur, voulut être seul à diriger cette âme qu'il combla de ses grâces mystiques. Mgr d'Hulst, son biographe, dans la préface de la Vie de la Fondatrice, dira : « Les ennemis nés du mysticisme ne goûteront pas ce livre. »

Lorsqu'à l'âge de douze ans l'enfant dut se préparer à sa première communion, seule, sans prédication, sans exercices de retraite, sans livre de piété, sans direction, sans secours d'aucune sorte, elle eut, au cours des médi-

(1) *Vie*, p. 4.

tations solitaires qu'elle fit alors, cachée dans le grenier de la maison paternelle, la claire intuition des difficultés de sa situation au sein de sa famille, de la distance qui la séparait de ses parents en matière religieuse, de l'avenir de lutte qui se préparait pour elle. « Elle sentit qu'un lien puissant l'attachait pour toujours à la foi catholique, et que le seul moyen de répondre à cette lumière était d'embrasser courageusement la vertu telle qu'elle la comprenait, et de s'isoler, par une vie très occupée, du milieu qui l'entourait (1). »

Elle commença sans tarder, avec une résolution qui dénote une maturité précoce et peu commune, d'exécuter le plan qu'elle s'était tracé. Sa mère ne s'inquiétait pas de son assiduité à l'étude; elle voyait par avance avec orgueil, en sa fille, la femme supérieure selon le monde. Elle ne cessait, d'autre part, de la mettre en garde contre les influences religieuses; lui répétait souvent que la dévotion rend folle. Elle inculquait ainsi peu à peu à son esprit certains préjugés et une grande indépendance, afin de ne permettre à personne d'entrer dans sa vie pour la diriger au nom de Dieu.

Heureusement, la grâce en Théodelinde fut plus forte que les conseils et les exemples. Alors que seule, sans appui, elle eût dû perdre insensiblement l'essentiel de la piété qu'elle s'était promis de conserver, l'amour en elle garda la foi. Dieu lui envoya dès cette époque les premières faveurs sensibles qui devaient conquérir son cœur. « Vers l'âge de 14 ans, dit-elle, me préparant à me confesser, j'éprouvai un ravissement très fort qui dura peu; mais j'étais si transportée d'amour que je crus que je devenais folle (2). »

Elle fut en effet tentée de donner raison à sa mère et de

(1) *Vie*, p. 6.
(2) *Vie*, p. 8.

croire que son sentiment sur la dévotion était le vrai. Elle fut prise de peur, et, après cette première grâce extraordinaire, malgré ce que lui disait de rassurant sa conscience, elle se renferma davantage en elle-même et devint plus défiante que jamais.

Comme elle avait seize ans, la mort de son frère, vivement ressentie, l'amena, vers cette époque, à prendre la résolution de garder la virginité. « Par une Providence mystérieuse, écrira-t-elle plus tard, au milieu d'un monde frivole et livré au plaisir, entendant journellement les discours les plus scandaleux ou du moins les plus propres à me faire regarder les passions comme un élément indispensable à la vie, *depuis cette promesse intérieure de ne point me marier*, mon intelligence s'était comme fermée pour ne pas comprendre ces choses; jamais aucune pensée, ni aucun sentiment impur ne s'est approché non seulement de ma volonté, mais de mon esprit (1). »

En même temps qu'il gardait son âme du mal, le Maître, la façonnait tout doucement, à son insu, pour la mission qu'il lui réservait; il lui inspirait, avec la défiance de tout bien-être, l'attrait pour la souffrance. Y eut-il, comme elle s'en accuse, quelque chose d'humain dans son goût pour la pénitence? Toujours est-il que, dans ces exercices, sa volonté se formait et se trempait fortement. Quand l'heure sonnerait des grands sacrifices, elle serait prête.

Cependant, l'orgueil ne risquait-il pas d'entretenir en elle de bien dangereuses illusions? Elle avait des goûts intellectuels qui se développaient heureusement; les arts, la peinture surtout, l'attiraient; elle acquérait déjà la réputation d'une femme distinguée. Mais la grâce, qui trouvait en elle un jugement droit, la maintint, dès cet âge, dans les voies de l'humilité.

(1) *Vie*, p. 10.

Sans doute sa piété devait se ressentir longtemps des lacunes de son éducation, et il lui fallut une docilité peu ordinaire aux directions de l'Esprit-Saint pour acquérir la sagesse, la fermeté, l'onction, en un mot ce sens surnaturel à la fois profond et averti, qui devait caractériser plus tard sa vie et sa doctrine spirituelles. Longtemps elle aima le monde, les gens d'esprit, la gloire ; mais en même temps elle sentait Dieu l'attirer puissamment par des grâces mystiques vers les sommets de la perfection chrétienne. Ces grâces lui inspiraient le zèle du salut des âmes. Son talent de peintre, qu'elle développait, lui donna, vers 1833, — elle avait alors 24 ans, — l'occasion d'exercer, par l'ascendant de sa vertu et de son caractère, un véritable apostolat auprès d'un maître distingué, dont elle fréquentait, à Paris, l'atelier. Mais c'est surtout les siens qu'elle désirait ardemment ramener à Dieu. Elle prodigua les soins les plus tendrement dévoués à sa mère, atteinte d'une longue et douloureuse maladie, et lui obtint enfin, après de multiples rebuffades, la grâce d'une conversion sincère et complète. Quelques années plus tard, sa sœur et son père furent, à leur tour, gagnés par ses exemples, tandis qu'elle initiait son jeune neveu aux principes chrétiens.

*
* *

II. — Vers la fondation.

« Les deux années qui s'écoulèrent entre la conversion de son père et la révolution de 1848 furent peut-être celles où l'action de Dieu fut le plus visible et où son âme accomplit les plus sensibles progrès ; c'est aussi dans cet intervalle qu'on peut suivre le développement de sa vocation religieuse (1). »

(1) *Vie*, p. 80.

Dès 1842, après la mort de sa mère, durant une retraite à la campagne chez les Sœurs de Charité, elle avait fait le vœu de chasteté. Théodelinde était venue à Paris faire sa confession. Son confesseur, après l'avoir écoutée, lui dit qu'il fallait rendre gloire à Dieu de ses miséricordes, qu'après de si grandes faveurs elle devait bien croire qu'il la voulait toute à lui. Elle emporta cette parole avec bonheur : *Dieu la voulait tout entière.* Revenue au pied du tabernacle, prosternée sur les marches de l'autel, elle se trouva entièrement perdue en Dieu. Elle avait commencé sa retraite en union avec Marie et les Apôtres au Cénacle, pour se préparer à la fête de la Pentecôte; toute hors d'elle-même, il lui sembla être au milieu de cette assemblée sainte, et comme malgré elle, elle prononça le vœu de chasteté perpétuelle. Le lendemain, dans sa communion, elle renouvela son vœu; Dieu redoubla ses faveurs. Quand elle revint à elle-même, après l'action de grâces, elle était froide comme un marbre : « Je ne sais ce que Dieu avait fait de mon âme; mais malgré toutes les peines que j'eus depuis pour ce vœu fait sans autre permission que ces mots : Dieu vous veut tout entière, je crois que Notre-Seigneur, qui voyait bien que mon intention n'était pas de désobéir, et que je me laissais seulement entraîner par mon cœur, m'a bien vraiment, dès ce jour, reçue pour sa pauvre épouse... (1) »

Plusieurs faits marquent d'une façon éclatante l'acheminement de Théodelinde vers sa vocation. Ils auront une importance capitale dans l'esprit de la Congrégation, qu'à l'insu de la Fondatrice future la Providence préparait.

On avait annoncé à Théodelinde (2) que la relique de la Sainte Couronne devait être exposée à Notre-Dame. Elle y

(1) *Vie*, p. 50.
(2) C'était au mois d'août 1845.

fut le matin avec empressement. On s'était trompé, mais elle resta plusieurs heures en oraison surnaturelle, dans une extrême béatitude. En revenant, malgré le bruit des rues, elle conserva cette impression de la présence de Dieu si forte que, arrivée chez elle, elle se renferma dans son oratoire et fut ravie hors d'elle-même, comme jamais elle ne l'avait été. Sans défaillir, elle parla haut à Notre-Seigneur dans un délire d'amour plus brûlant que la fièvre. Et comme elle lui reprochait amoureusement de l'avoir déçue dans son attente, en ne lui montrant pas sa couronne, elle crut entendre au fond de son cœur ces paroles : « *Mon sang, chaque matin, coule en ton cœur, prends le sang de ton cœur, c'est le mien, et imbibes-en cette petite couronne.* » (Le crucifix de Théodelinde avait une très petite couronne d'épines.) « Je n'aurais pu, je crois, déclare-t-elle, résister; je pris mon canif, je me fis une incision, et je marquai de mon sang, non seulement la couronne, mais les stigmates du Christ... (1) »

Au carême suivant (1846) elle apprit avec bonheur que, cette fois, elle pourrait réellement vénérer les insignes reliques. Elle forma le projet d'aller tous les jours communier à l'autel où l'on disait la messe devant le reliquaire. Après une longue action de grâces, songeant tristement que les saintes Espèces sont détruites en elle, elle se sent pressée d'aller se mettre devant un tabernacle, pénétrée qu'elle est de cette pensée : « *Le Saint-Sacrement est plus que tout.* » Comme elle regarde une dernière fois le reliquaire qui renferme la sainte Couronne, elle voit « distinctement une hostie qui semblait se soutenir seule ». En même temps, elle recevait intérieurement le mot directif de sa vie.

Jusque-là, une seule vocation avait occupé l'attention

(1) *Vie*, p. 84.

de son âme : c'était cet appel intérieur qui l'attirait à la perfection. Elle y avait répondu sans réserve. Une autre vocation plus spéciale allait maintenant décider de l'emploi de sa vie. Le cloître et le monde, la contemplation et l'action allaient se disputer son existence : les conseillers ne manquaient pas, mais leurs avis étaient divers, et se fussent-ils entendus, il fallait les mettre d'accord « avec ce conseiller intime dont le souffle léger se fait entendre au fond du cœur, avec une délicatesse infinie, et dont le moindre tumulte intérieur empêche de discerner l'accent (1) ».

Bien qu'elle fût très attentive à écouter la voix de l'Esprit, et que, depuis la vision de l'Hostie, le Très Saint Sacrement fût, en effet, pour Théodelinde, « plus que tout », elle ne devait pas comprendre tout de suite le sens de la vision qu'elle eut, en février 1847, où le Sauveur lui dévoilait déjà plus nettement sa mission : « Tu es ma Bien-Aimée, je t'ai choisie, ces deux gouttes de sang de ma bouche, je te les donne pour les pécheurs », lui disait Notre-Seigneur au cours d'une apparition où il se montra couronné d'épines et portant le voile de dérision dont il avait été couvert pendant sa Passion. Pendant que la pieuse artiste employait son talent à reproduire par la peinture l'image qu'elle avait contemplée dans son âme, s'allumait dans son cœur, au souvenir de cette grâce insigne, un nouveau foyer d'amour ardent pour le Dieu offensé, en même temps qu'une soif dévorante du salut des pécheurs.

Théodelinde s'acheminait ainsi graduellement, sous la conduite de Dieu, vers sa mission de réparatrice. Elle avait formé le dessein d'entrer au Carmel. Elle avait déjà obtenu, par privilège, de faire son adoration quotidienne dans la chapelle des Carmélites de la rue de Vaugirard ;

(1) *Vie*, p. 87.

dans la suite, pour se rapprocher de ce qu'elle croyait être le but voulu par Dieu, elle loua un appartement dans les dépendances du Carmel de la rue d'Enfer pour y habiter avec son père.

Le moment choisi par Dieu pour achever de lui révéler sa mission approchait : ce fut pendant les journées agitées de février 1848.

Théodelinde se sentit pressée de fléchir la divine justice offensée et d'implorer miséricorde. Durant le carême suivant, elle groupa dans la chapelle du Carmel, pour une Quarantaine de prières, des âmes pieuses éprises du même besoin. Pendant cette Quarantaine, le saint Sacrifice de la Messe fut offert chaque jour en esprit de réparation. En quelques semaines, deux mille membres vinrent se grouper dans l'Association réparatrice qu'elle avait organisée, avec l'approbation de l'Archevêque de Paris, Mgr Affre, qui allait bientôt lui donner la consécration de l'exemple, en versant son sang sur les barricades.

L'heure avait sonné qu'avait choisie Notre-Seigneur pour la décisive manifestation de ses volontés. Dans la nuit du jeudi de l'Octave de la fête du Saint-Sacrement, par une grâce insigne, il lui dévoila entièrement ses desseins.

« Mon temps d'adoration, nous dit-elle, était d'une heure à trois heures du matin. Touchée sensiblement de l'amour divin, je ne fus pas surprise, puisque cela m'arrivait journellement depuis longtemps, de sentir un rayon aigu qui sortait de l'Hostie et aboutissait à mon cœur. Mais l'impression, cette fois, fut si vive qu'un ravissement violent m'ôta mes facultés de raisonnement et de volonté propre. Les voiles eucharistiques disparurent. Je vis Notre-Seigneur comme sur un trône. Il mit un canal d'or sur son Cœur en portant l'autre extrémité sur le mien, puis il fit couler dans mon être une vie qui m'aurait fait mourir, s'il ne m'avait soutenue. Je me trouvai perdue dans une surabondance de lumière et d'amour...

Après cette action ineffable qui avait comme entièrement absorbé ma vie propre, je revins un peu à moi et j'entendis sans paroles le sens de ce que je vais dire : *Je veux des adorations et des réparations pour apaiser la justice de mon Père ; il me faut une consécration religieuse. Il me faut des âmes qui soient toujours devant moi pour recevoir ma vie. Je poserai sur leur cœur un canal d'or comme je viens de le faire pour toi ; mais cette vie que je leur donnerai, il faudra qu'elles la communiquent aux âmes qui sont à moi dans le monde...* Je vis clairement, poursuit Théodelinde, l'organisation de l'œuvre telle qu'elle est, et jamais cette vue n'a pu m'être ôtée (1). »

De cette vision, aboutissement de toutes les grâces par lesquelles Notre-Seigneur se complut à élever sa servante jusqu'à sa mission de fondatrice, naquit l'Institut de l'Adoration Réparatrice. Un an plus tard, cette inspiration était passée à l'état d'une réalité vivante : le jour de la fête du Sacré-Cœur, 15 juin 1849, Théodelinde, devenue Mère Marie-Thérèse, avait la joie de voir douze de ses filles revêtir la livrée religieuse qui les vouait ostensiblement au ministère de l'Adoration Réparatrice.

Cependant, l'humilité de Théodelinde recherchait si peu le titre de fondatrice qu'elle lui avait fait réaliser l'ordre divin sous la dépendance du Carmel auquel elle voulait rester attachée.

Dieu prouva bientôt, en donnant à la nouvelle famille religieuse une grâce spéciale de fécondité, qu'il voulait pour elle une existence propre (2).

(*A suivre.*)

Fr.-Xavier Maquart,
Professeur au Grand Séminaire de Reims.

(1) *Vie*, p. 151-152.
(2) Cf. *Vie*, p. 283.

Du doute à la contemplation [1]

Suzanne B. (2) naquit le 22 octobre 1894, la deuxième de trois filles dans une famille bourgeoise de Saint-Jean-d'Angély. Dès sa prime enfance, on nous la montre un peu différente des bébés de son âge. Devant l'appareil photographique « elle se tient très droite, fière »; quelquefois un sourire, plus habituellement la physionomie est sérieuse. Fière et grave, et en outre « une précoce énergie ». Elle a quatre ou cinq ans et souffre de maux de tête; elle ne s'en plaindra pas; mais, par un détour de sa nature féminine, elle demandera à Germaine, son aînée, de « deviner ». Elle demeurera ainsi jusqu'à la fin, se taisant, par grandeur d'âme d'abord, toute petite qu'elle soit, plus tard « afin de garder pour le divin Maître le parfum de son holocauste ». Dès cet âge encore « elle va droit son chemin, poussant de côté les gêneurs, indifférente, presque dédaigneuse ». Et voilà qui nous paraîtrait inquiétant si on ne prenait soin de nous dire qu'elle sera toujours ainsi, « en présence de ce qui lui paraîtra vulgaire ». Glose ingénieuse, mais qui ne rassure pas complètement.

(1) *Sœur Claire de Jésus*, religieuse bénédictine (1894-1923), par E. Misserey. Préface du R. P. Joret, O. P.; in-16 de XII-187 p.; 8 fr. — Desclée, de Brouwer, Lethielleux (*Pax*), 1928.

(2) Cette initiale laissera aux curieux le plaisir, facile, de compléter le nom, car la biographe n'oublie pas de préciser que « son père exerçait alors les fonctions de juge au tribunal civil, dont il devait être, peu après, le président ».

On nous laisse entendre qu'elle n'a jamais été enfant; peut-être n'est-ce pas un mérite, et j'en sais qui le regretteront. On nous la dit pourtant « plus vive, plus enjouée que sa sœur », mais avec des moments de gravité et de calme profond ». Assise près d'une aïeule, elle déclare sans rire : « Je garde grand'mère. » Elle se prend donc au sérieux, si tôt! et ceci promet; « aimable et gentille » néanmoins, résolue, ardente.

La piété, chez elle, n'était pas accusée, nous dit-on encore : « Suzanne ne conserva de cette époque aucune des impressions religieuses qui enchantent le souvenir d'autres enfants. » Elle-même en convient : « Je n'étais pas pieuse, mais je fis une très bonne première communion. » Impression salutaire, qui ne durera pas; cette première communion, écrira-t-elle plus tard, « a passé comme inaperçue ». Quand, le 13 juin suivant, Suzanne reçut la confirmation, « elle ne parut pas goûter sensiblement l'effusion du Saint-Esprit », ce qui n'est pas pour surprendre : c'est le lot de tous, à quelques rares exceptions près.

Enfance et jeunesse se passeront pour Suzanne — Suzon pour les intimes — dans l'atmosphère familiale, « toute d'harmonie, de tendresse et de paix ». Elle partageait avec sa sœur Germaine les mêmes leçons d'institutrices dévouées. Les vacances d'été s'écoulaient, trop vite au gré de l'enfant, dans une propriété de famille, proche de Saint-Jean : « belle nature, liberté, confort ». Suzanne s'y plaisait : « déjà sans le savoir elle était contemplative. » Trait important à signaler et qui déjà la rapproche — ce n'est pas le seul — de la petite sœur de Lisieux. Mais la suite va les différencier fortement. Bien que les détails n'abondent pas sur cette période de la vie de Suzanne, nous allons voir tout cet apparent bonheur humain s'écrouler devant l'épreuve. Dans une note du 13 décembre 1908, elle s'é-

criera : « Depuis ma petite enfance, sans que je le sache, sans que je le comprenne, Jésus m'attirait à lui par la souffrance : souffrances physiques, souffrances morales surtout, souffrances du cœur et souffrances de l'âme; souffrances très grandes parfois. » La souffrance, c'est le mystérieux appel des prédestinés pour peu qu'ils sachent l'entendre.

Dieu la met à l'épreuve, la châtie peut-être; mais il la préserve. « Mon Bien-Aimé veillait sur moi... il me faisait traverser des ronces épineuses, sans permettre qu'elles me retiennent captives. Il ne permettait pas que mon cœur, qui avait si soif d'aimer, connût une affection humaine. » Point d'attache terrestre; c'est la grande sauvegarde. Et pourtant la foi, dans son âme, va mourir. Comment? La biographe est très claire : « peu de temps après sa première communion, un vide profond se creuse dans l'âme de Suzanne. Le néant de ce qui passe, le problème de la vie, l'incertitude de l'immortalité se dressent devant son esprit chercheur. Elle invoque l'aide de la raison, mais celle-ci lui paraît froide et ténébreuse. » Dieu pourtant ne délaisse que ceux qui, eux-mêmes, l'ont quitté. Esprit chercheur, la raison. Discuter, à son âge et pour son sexe, n'est-ce pas déjà douter? « Le doute grandit et avec lui la tristesse, le dégoût, une lassitude profonde. »

Fière et réservée, nous a-t-on dit d'elle. Avec moins d'indulgence, plus de lucidité sans doute, Suzanne mettra le mot juste : orgueil. En 1910 elle est à Lourdes avec sa famille. Elle a 16 ans : « Sur cette terre où fleurissent les miracles, le cœur de Suzanne ne fut pas touché. » Est-ce que Dieu se tait, et l'abandonne? Est-ce elle-même qui résiste? La réponse, la voici, et c'est un aveu : « Un orgueil dissimulé m'empêchait de m'agenouiller et me raidissait intérieurement. Je crois bien, cependant, avoir

demandé à la Sainte Vierge, mais sans insistance et sans conviction, la foi dont mon âme était à peu près sevrée. »

Que d'années perdues, conclut-elle; certes, et quelle chute! Comment remonter de cet abîme? Elle ne s'en soucie guère, ou plutôt elle réagit à sa façon : elle s'étourdit, au sens pascalien du mot, elle se divertit. « Suzanne se rejetait alors sur ce que le monde peut offrir d'attrayant : de la gaieté, fût-elle factice, du mouvement, des jeux. Le tennis l'amuse... » Trop, en vérité, surtout à de certaines heures : « Pendant la terrible guerre, cause de tant de sang et de larmes, Mme B. aurait préféré que sa fille se montrât moins assidue au tennis. Elle lui en exprima, un jour, le désir. — Mais, maman, les sports entretiennent la santé, le tennis est un exercice d'hygiène! » Ici encore les mots qui la peignent se présentent d'eux-mêmes : égoïsme et sécheresse de cœur. Il semble qu'à côte de réelles et vraiment hautes qualités de jeune fille, elle ait toutes les déficiences de l'autre sexe. Très féminine cependant par certains côtés : elle n'est pas insensible aux compliments ni à la toilette, et s'attarde au choix d'un bijou; elle est adroite aux fins travaux à l'aiguille, à la peinture, dresse avec grâce une gerbe de fleurs; elle goûte les beautés de la nature. Et la narratrice conclut, un peu hâtivement : au sein de la famille, Suzanne est la poésie. Peut-être, mais d'une poésie un peu rêche, à coup sûr, du moins par moments.

Suzanne a des idées arrêtées, presque combattives, et les soutient avec chaleur. Féminité encore très moderne : elle veut conduire l'auto de son père, « y réussit à merveille et se grise de vitesse ». Qu'il survienne une panne, peu fière cette fois ni coquette, « elle se glisse sous la machine pour en chercher la cause et y remédier adroitement ». Tout cela n'est que frivolité et exubérance, ni vertu, ni vice. Le point faible, on nous le dit : dans cette

vie de Suzanne, « aucun grand devoir n'y occupe une place *prépondérante* ». C'est cela même, et encore le dernier mot semble de trop : aucune place, simplement. Et c'est peu. On nous dit bien son « grand désir de savoir ». Mais ici, comme toujours, ni mesure, ni discernement : « une jeune fille peut tout lire, affirme-t-elle ; ne faut-il pas s'instruire? » On le voit, elle est de son temps, tout à fait « à la page ». Inconscience peut-être, ou tardive ignorance. Le récit s'exprime en d'autres termes : que l'on pénètre dans cette âme, « on y trouve intacte la fleur d'une virginale innocence ». Il est certain en effet qu'il n'y a eu chez Suzanne aucune bassesse du cœur ni des sens. Le manque, ou l'excès, est ailleurs, dans l'intelligence et le caractère : « J'avais, je crois, un esprit très raisonneur, rationaliste », avouera-t-elle plus tard, et elle précise par un exemple : « Au début de ma conversion, 1915, ma foi n'allait pas jusqu'à croire au démon et je pensais tout simplement que le diable n'existait que dans l'esprit simple et naïf des bonnes vieilles gens, et qu'une intelligence cultivée et d'aplomb ne pouvait pas se laisser prendre à ces fables. » Nul ne l'ignore, une des tactiques du Mauvais est de convaincre ses victimes qu'il n'existe pas ; dès lors pour lui le terrain est libre : n'étant plus sur ses gardes, le négateur est à sa merci.

Suzanne était donc, à sa manière, ce qu'on appelle, par antiphrase, un « esprit fort ». Et il semble bien aussi qu'autour d'elle une influence a dû agir qui l'a aiguillée, peut-être sans y songer, sur cette voie. Avec une discrétion qui laisse tout deviner, la biographe est ici très formelle : « Bien que sa mère et sa sœur fussent pieuses, la jeune fille dut certainement relever, dans son entourage, des propos de nature à troubler sa foi au lieu de l'affermir et se persuader que la religion est l'affaire des femmes crédules. » Suzanne s'interroge donc, car « il

lui faut raisonner. Les *pourquoi* se multiplient »... Les plus hauts problèmes — les plus simples pour les croyants qui savent — l'attirent et l'inquiètent. En vain : voulant fuir ce qu'elle croit mirage, elle risque le vertige. « Suzanne est à la torture. Dans ce désarroi elle a conscience de frôler un abîme. » Que ne s'humilie-t-elle, « en prenant de l'eau bénite » ? comme dit Pascal. Mais elle n'a pas lu Pascal, que peut-être, il est vrai, elle n'eût pas compris.

Tout n'est pas perdu cependant. Tout même va être sauvé, car une prière, enfin! jaillit : « O mon Dieu, si réellement vous existez, accordez-moi la foi. Si l'Église catholique est votre Église, voulue et établie par vous faites que je croie en elle. » Mais avant d'atteindre à la pleine lumière, quelle souffrance! « Si l'on savait ce que peut endurer une âme de 15, de 17 ans, qui va perdre la foi! Souffrance terrible et d'autant plus profonde que celle qui la ressent est moins expansive. » Pauvre âme discrète, abandonnée à elle-même dans ce tourment intérieur! Rien n'apparaît au dehors, de cette peine qui la ronge, car elle a gardé le minimum de ses pratiques religieuses. Un jour arrive pourtant où cette part restreinte faite à Dieu étonne la mère de Suzanne, qui ignorait tout de cette crise d'âme. Rien ici qui doive beaucoup surprendre. Les parents ne sont-ils pas les derniers parfois à soupçonner les misères intimes de leurs enfants qui se taisent? Inintelligence d'une part, pudeur, ou fierté de l'autre : on croit se connaître, on ne se comprend plus.

*
* *

Malgré tout c'est maintenant l'heure de Dieu qui sonne. Elle, Suzanne, si clairvoyante à s'analyser, si lucide quand elle revient en arrière pour marquer les étapes de son

odyssée spirituelle, n'a pu fixer avec justesse le point précis du tournant décisif. Dans une longue lettre qui date de 1919 — 4 ans avant sa mort — elle trace la courbe : « comment ce Maître si bon a agi en moi sans moi, pour m'emmener au point où j'en suis. » Voici le départ : « depuis 14 ou 15 ans, un peu avant peut-être », vers 1910 ou 1911 ; elle a 17 ans. Les impressions d'alors, elle les note ainsi :

« Néant des choses humaines, mesquineries des conventions mondaines, si étroites, misère des joies, impuissance des affections de ce monde,... ennui et lassitude, vide immense autour de moi et en moi. Que d'heures sombres ! vide d'autant plus terrible que je n'avais rien à y opposer ; sentir jusqu'à l'angoisse le néant de tout ce qui nous entoure et ne voir rien au-delà : c'était la nuit, la nuit sombre, sans étoiles. Le doute m'envahissait lentement, mais sûrement..., l'indifférence d'abord et le doute ensuite. Mais je doutais de tout ! Même de la foi du prêtre à l'autel. Quels moments terribles ! Personne ne pénétrait au-dedans de moi. Dieu tout seul agissait. Il me travaillait à mon insu ; peu à peu ; bien lentement, quelques rayons... et puis ce fut la lumière !

Un jour Jésus m'a fait voir que lui seul pouvait combler les désirs de mon cœur et il m'a fait comprendre qu'il m'aimait... Quand ces trois mots ont pénétré mon âme : Mon Jésus m'aime, quel ravissement ! »

La marche est donc très visible : souffrance par la sensation du vide de tout ; et à travers cette souffrance aiguë, prolongée, subitement la pleine clarté ! c'est la voie classique : *per crucem ad lucem*. A cet appel du Maître — car c'en est un — Suzanne va donner, enfin, la réponse attendue : « Lorsque Jésus s'est révélé à moi, mon cœur était tout neuf, il a bondi vers lui ! » Mais la souffrance dont elle a payé, d'avance, cette joie qui vient, elle ne l'oubliera plus ; mieux : elle l'aimera, non point pour elle-même : souffrir pour souffrir n'est jamais un bien, ni une fin,

fût-ce chez les âmes les plus hautes. A cette clarté soudaine Suzanne, néanmoins, a reconnu dans la souffrance « l'instrument choisi par son Dieu pour l'amener à lui ».

La transformation, dès ce jour, est rapide; elle atteint d'abord à la racine : cet orgueil de l'esprit qui avait été jusque-là, comme une barrière la séparant de Dieu : « A celles qui sont dans les mêmes difficultés que moi, je voudrais dire : Jetez-vous, *les yeux fermés*, dans les bras de Jésus qui vous appelle. *Vous n'avez pas besoin de voir et de comprendre.* » Quel renversement dans cette âme, si altière jusqu'alors! Et elle ajoute, passant tout de suite à l'acte : « Ne refusez rien à ce Dieu qui veut tremper votre âme ». Pour sa part elle ne refuse pas; elle devancerait plutôt les insinuations de la grâce : « Je voulais souffrir... j'avais besoin d'épuiser mon corps, de le briser, et je me fatiguais sans motif. » Sans motif, parce qu'elle avoue qu'elle ne voit pas très clair dans son cas : « L'amour seul me faisait marcher; j'allais sans comprendre, sans réfléchir, sans réaliser ce que j'éprouvais. » Elle va son chemin pourtant, docile à l'élan intérieur qui la soulève et la porte : il faut toujours monter, écrit-elle dans son carnet intime. Au début néanmoins elle tient ferme sur le terrain solide des commençants qui veulent progresser : chaque jour méditation, messe avec communion, examen particulier, lecture spirituelle, chapelet, visite au Saint Sacrement. Ses auteurs? Saint François de Sales, Bossuet, Faber, Gratry, Rodriguez. Elle pouvait plus mal choisir.

Sa vie intérieure ne lui reste pas personnelle; elle rayonne en apostolat : « Il faut songer qu'il est des âmes qu'un mot de moi peut amener à la vérité. » L'égoïsme natif s'évanouit : « Chercher à rendre les autres heureux. Il faut faire aimer la religion en se faisant aimer soi-même ». Formule parfaite, toute féminine qu'elle soit. « Me vaincre, me dominer, être bonne, *gracieuse*... on

peut faire ainsi beaucoup de bien. » Elisabeth Leseur ne parlait pas, n'agissait pas autrement, et on sait le résultat.

La paix totale toutefois n'est pas encore conquise; le démon, frustré, renacle : « Une voix me murmurait tout le temps, agaçante : « Oui, tout cela est beau, c'est grand, « ça fait du bien; mais est-ce réalité ou imagination? « Attends un peu, et tout cela s'évanouira. » La riposte, elle la trouve, la meilleure qui soit, en face de celui qui est orgueil et mensonge : « Je méprisais; je ne m'arrêtais pas à écouter ». A la bonne heure! l'adversaire ne mérite pas mieux : « Le diable est un âne (1) ».

Suzanne n'est point parfaite pour autant : faiblesse, lâcheté — les mots sont sévères — réapparaissent quelquefois : elle trouve encore du charme, par moments, aux plaisirs de ce monde. Eh! oui, on ne se déprend pas si vite ni si tôt de ce qui nous a si longtemps asservi. Alors elle va droit au remède qu'il faut : « Seigneur, humiliez-moi, abaissez-moi, brisez-moi, enseignez-moi à souffrir. » Elle s'avoue misérable, mais ne se trouble pas : Mon Maître est avec moi, que m'importe le reste? — Et elle se hâte, pressentant peut-être que la vie lui sera courte et le temps mesuré : « Marcher ne me suffit pas, je veux courir, je veux voler. » Ame vaillante qui veut parvenir très vite sans s'arrêter aux fleurs de la route. Mais comment? Elle a pour guide un jeune prêtre, de sainte vie lui-même et qui l'a comprise mieux qu'elle ne se comprend. Expert en choses divines, il se plie à l'action de l'Esprit-Saint, sans prétendre se substituer à elle.

La lumière, au surplus, va se faire, et Suzanne nous l'explique : « La première idée de vie religieuse me vint... *peu de mois* après le changement que Dieu avait si gratui-

(1) Mgr Hedley.

tement accompli en moi. » Mais pourquoi la vie religieuse? Parce qu'elle lui est apparue sous son aspect à la fois le plus haut et le plus âpre, « permettant seule *le sacrifice complet* ». Quel chemin parcouru, et comme on devine qu'elle va « brûler l'étape »! Non pas sans que la nature résiste. Mais Suzanne n'est pas de ces âmes frileuses qu'épouvante le « radicalisme » de l'Évangile. Toutefois, ce beau rêve venait-il de Dieu? « Oh! connaître sa volonté, l'accomplir tout entière! » Anxieuse, elle s'interroge, elle médite, elle implore. Par bonheur elle ne précipite rien, et comme elle a raison! A observer la vie des pauvres hommes, des saints mieux encore, il apparaît qu'il n'est rien à quoi la Providence tienne davantage, qu'à *son heure*. Il est vain de prétendre la hâter; à vouloir brusquer le moment divin, il arrive qu'on suscite des catastrophes.

Une brève maladie que fit Suzanne en février 1918 lui fut comme une retraite où elle se trouva plus intime avec son Sauveur : « Seule avec Dieu seul; le silence complet... souffrir pour l'amour, et vivre pleinement dans la lumière! » Dans cette solitude avec le Maître aimé, le dessein entrevu va mûrir plus vite, et le 20 juin Suzanne peut écrire : « L'appel de Dieu est manifeste. Il me veut, Il m'attire... le cloître, c'est là que je dois aller... Vous seul, ô Maître, vous seul, et pour toujours. » Elle entrevoit certes, pour elle-même et pour les siens, bien des souffrances, et que l'arrachement sera douloureux. Mais quoi? « le repos est terminé. » Désormais il n'y a plus que Dieu : « Augmenter la gloire extérieure de Dieu, quel honneur et quelle joie!... Me voici, Seigneur, pour souffrir tout ce que vous voudrez, ne m'épargnez point. » Le cloître, oui, mais où? Elle a pour confesseur l'aumônier des Bénédictines, lequel « gardait une sage réserve ». Même discrétion chez la Mère Abbesse, que Suzanne vit

au parloir, et à qui elle demanda « des documents sérieux sur les divers Ordres contemplatifs ». La souriante petite Sœur Thérèse la captiva un moment, mais ce ne fut qu'un éclair. Sainte Marguerite-Marie la retint plus longtemps; son attrait la poussait ailleurs : « Si je cherchais à satisfaire mes aspirations naturelles, j'embrasserais la vie bénédictine. Là je pourrai me livrer sans entrave à mon grand amour de l'étude... et puis j'aime beaucoup le chant grégorien... Mais seules quelques âmes d'une extrême limpidité et d'une pureté angélique me semblent capables de comprendre réellement la vie bénédictine et de la vivre. Quant à moi je suis trop petite... »

Défiance de soi, qui l'honore, mais qui s'égare : l'attrait naturel — la nature, elle aussi, à l'état franc, est de Dieu — constitue un des éléments habituels d'une vocation vraie. Humilité aussi, mais si profonde, si touchante, qu'ici on ne peut qu'admirer. Donc elle hésite, elle attend plutôt : « je languis, je défaille..., je lis sainte Gertrude; c'est délicieux de vivre dans son intimité ». C'est en effet sous le signe de sainte Gertrude, si l'on peut dire, que la marche en avant s'achèvera. L'abbesse de Notre-Dame des Anges conseille à Suzanne d'avertir sa mère, car il est temps; la pauvre Suzon, épouvantée, se décide néanmoins; mais une neuvaine en l'honneur de sainte Gertrude précédera l'entrevue, désormais nécessaire. Le 17 novembre, fête de la sainte, Suzanne parle enfin. N'essayons pas de faire revivre la scène : « J'étais effondrée », avouera plus tard Mme B., et Suzanne : « Que c'est dur de briser le cœur d'une mère! » Alors la tendresse de l'enfant se fait plus douce à la fois et plus véhémente; elle trouvera des mots puissants, des formules plus suaves et plus entraînantes : « Quant à M. B., il ne comprit pas et haussa les épaules : « Suzanne au couvent! ce n'est pas sérieux, elle changera d'avis! » Erreur, car la voici qui défend sa voca-

tion « avec le calme d'une parfaite assurance ». Elle prie surtout, se confie en Dieu, ne bouscule rien. Enfin l'heure sonne où Suzanne — Dieu plutôt — l'emporte, et le 24 mars elle écrit : « Je serai fille de saint Benoît ». Mais il lui faut patienter encore et l'on décide que son entrée au monastère n'aura lieu qu'en juin.

Durant ces trois mois, Suzanne « se plonge dans la vie liturgique, et on l'entend qui, un jour, s'exclame, comme en écho du cri de Pascal : « Mon Dieu m'aime, ô joie! mon Dieu m'aime. » Et elle ajoute cette prière, où l'on peut voir une prophétie : « Mon Christ, si je dois mourir jeune, oh! donnez-moi de beaucoup souffrir avant! » Une indisposition de Mme B. faillit retarder l'entrée au cloître de Suzanne; déconvenue qui ne la trouble pas : « Mon Bien-Aimé, je ne veux pas entrer dans votre Maison un jour, une heure, une minute plus tôt que celle choisie par vous depuis toujours. » Le déchirement ce soir du 26 juin, on le devine : « Quels instants! écrira plus tard Mme B.; les pleurs les plus amers coulent souvent en silence. » Mme B. et ses deux filles accompagnèrent Suzanne jusqu'au monastère. « Elle était sereine, calme, heureuse... avec, dans les bras, une moisson abondante des plus belles fleurs parfumées du jardin de famille... Au seuil de la porte, ce fut un adieu douloureux et muet, paisible cependant, parce que c'était la volonté de Dieu qui s'accomplissait. »

*
* *

Le sacrifice total accompli, ce fut la joie, « la joie profonde, délirante parfois », écrira Suzanne plus tard, sans doute parce qu' « elle s'abandonnait au souffle de l'Esprit ». En tant que novice, elle s'en tient au double précepte de saint Benoît : « *Chercher Dieu* toujours et sans arrêt, partout, en tout et en tous. Lui seul, tout seul, dans

la sécheresse comme dans la consolation... Me livrer tout entière et sans reprise à *l'obéissance* ». Enfin elle agit « en vraie Bénédictine, qui goûte la beauté des prières et fonctions sacrées ». Le prédicateur de la retraite annuelle, qui avait déjà reçu les confidences de Suzanne, l'assure sans hésiter que « sa place est bien là » ; ce qui la confirme dans sa joie : « Parfois je crois rêver, tant le bonheur m'étouffe. »

On la savait fragile, d'où certains adoucissements qui lui furent imposés, qu'elle accueillit avec reconnaissance et peu d'enthousiasme. Phénomène assez rare, son noviciat fut sans grandes épreuves, peut-être parce que sa part de souffrance — chacun a la sienne, fixée de toute éternité — elle l'avait, pour ainsi dire, déjà soldée avant son entrée au cloître. Donc point d'obstacle à vaincre pour Suzanne; au contraire : « Je sentais Jésus *à côté de moi* ». Plus tard elle précisera son état d'âme d'alors : elle parle même déjà d'ivresse spirituelle, formule peut-être prématurée, qu'il ne faudrait pas prendre trop à la lettre. Il s'agit plutôt, semble-t-il, de ce recueillement passif, infus, une des premières et déjà notables grâces de la vie mystique : « Un grand calme, écrit-elle, un grand silence, sentant Jésus *au fond de moi*... si je l'avais vu, je ne l'aurais pas senti davantage et je n'aurais pas été plus recueillie ».

Suzanne, à l'unanimité des voix, fut reçue à la vêture, et la cérémonie fixée au 27 décembre, fête de saint Jean le Bien-Aimé. Elle avait désiré qu'on lui donnât le nom de Claire, une sainte qu'elle affectionnait; c'est le jour de sainte Claire, 12 août, qu'elle était venue pour la première fois frapper à la porte de l'abbaye. Les supérieures acquiescèrent, et le nom de Sœur Claire fut celui de sa vêture. Ce jour-là, dit-elle, « mon cœur chantait sans interruption : Je suis à Vous... bonheur qui était très calme et

qui m'envahissait tout entière... O mon âme, laisse-toi travailler par l'amour ». Non pas qu'elle rêve de hautes félicités, de brûlantes extases. Au contraire : « Me plonger dans la vie commune ». Humilité et bon sens; les deux se tiennent.

Un autre souci aurait pu l'occuper, celui de sa santé; mais « il y avait tant d'énergie, dit la biographe, dans ce corps de si frêle apparence! » Les supérieures y songèrent pour elle, et Sœur Sainte-Claire, qui n'avait jamais pris qu'une faible part des veilles et des mortifications, accepta de faire profession en qualité d'oblate régulière. « Admises en très petit nombre, les oblates, nous dit-on, sont choisies, de préférence, dans les rangs de la jeunesse, avec l'espoir que, leur tempérament se fortifiant, elles pourront un jour soutenir la Règle en son entier. La profession étant décidée pour le début de 1921, Suzanne choisit le 2 janvier, fête du Saint Nom de Jésus : elle avait eu, de ce Nom Sacré, *une lumière spéciale* ». Ainsi s'exprime discrètement, mystérieusement, notre biographe; il nous faut, à regret, nous contenter de ces mots brefs qui ne satisfont guère notre curiosité. Elle-même, du reste, ne s'épanche pas en confidences; il semble que la grâce « accentue sa nature déjà si réservée — mon bonheur? écrit Suzanne, parlant de sa profession, quelque chose de calme, de profond, de divin ». C'est court, et cela dit tout.

Au lendemain de sa profession, elle dresse son plan de vie, qu'il faudrait reproduire en entier : messe, communion, office divin, oraison, lecture, tout est passé en revue; mais aussi tout le détail se fond dans un sentiment unique : « Jésus, je me livre à tous vos vouloirs divins. » N'est-ce pas là suprême sagesse? de la part de l'homme, tout faire au mieux; du côté de Dieu se laisser faire par lui. Combien cela est simple, et terriblement dur!

A dater de sa profession, Suzanne signa : Sœur Claire *de Jésus*, et se choisit pour devise : *Deus et animae* : le double amour, prescrit par la loi éternelle, l'inspire et guide ses pas. Le 17 novembre de cette même année, fête de sainte Gertrude, on l'autorisa à pratiquer les austérités communes, ce qu'elle appelle : probation pour la grande Règle. En même temps elle est nommée réfectorière et s'y exerce avec délicatesse et dévouement, affabilité et douceur; « une maîtresse-femme », dit-on d'elle déjà. D'autres soins l'occupent : elle balaie, reprise les scapulaires et s'applique à l'enluminure : *utile dulci*; tout cela — « perfection dans le devoir quotidien » —, en dépit d'habituelles douleurs de tête et de reins.

A ces charges ou fonctions, on ajoute, pour Suzanne, celle de suppléante de la zélatrice du noviciat, retenue quelquefois par d'autres devoirs. Ici encore elle réussit à merveille ; non pas sans effort, car après avoir longtemps goûté la joie, Suzanne maintenant savoure la peine, mais en silence toujours : « détresses et désolations », en harmonie avec les souffrances du Maître, aux heures de l'agonie et de la Passion. Ce qui ne l'empêche pas, bien au contraire, de trouver les plus beaux accents pour consoler, par lettres, une amie affligée.

Sa peine intime, elle l'aggrave par une extrême délicatesse de conscience qui est la marque, ici, d'une humilité rare : toute fidèle qu'elle soit, elle s'accuse d'être une « misérable », et se tourmente. Les créatures, elles aussi, lui sont une épreuve : il semble que Suzanne soit parvenue à cette étape de la vie mystique où l'âme, éclairée d'une lumière spéciale sur « le tout de Dieu », ne voit plus dans les créatures qu'un néant toujours, un obstacle souvent; « purification passive, écrit Suzanne elle-même, d'après saint Jean de la Croix », qu'elle a donc lu, déjà, et c'est bien tôt. Tout d'ailleurs lui est souffrance, même

et surtout l'estime et la louange. Elle se croit par moments le jouet du démon, mais elle ajoute : « J'ai confiance, parce que, ô Jésus, vous êtes Amour, et que vous êtes Tout-Puissant. Qu'importe ma laideur, qu'importe ma lâcheté? » Au milieu de ses compagnes, « elle ne faisait rien qui attirât les regards; elle se tenait à sa place ou... se contentait de la dernière ». Elle-même nous dira la raison de cet abaissement volontaire : « Nous avons sans cesse besoin de nous humilier; comme cela permet à l'amour de croître! »

Chez elle en effet l'amour a grandi vite. Nous l'avons vue, adolescente, plutôt égoïste et de cœur sec; quand elle eut retrouvé Dieu, tout changea : « J'ai un désir fou de courir à ceux qui souffrent. Je voudrais tant les soulager, leur dire, tout au moins, que je les aime. » Cela dès avant son entrée au cloître. Quand elle devint religieuse, cette compassion humaine se fit tendresse surnaturelle, délicate, attentive : rendre service et ne blâmer personne. S'il lui arrive d'entendre une parole de critique : « Ah! gémit-elle, comment peut-on juger... il ne faudrait jamais juger! » Non point qu'elle fût aveugle sur les imperfections de celles qui l'entourent, mais son regard allait plus loin que les apparences : « Les créatures ne sont que des voiles, écrit-elle, des yeux purifiés, des yeux aimants traversent ces voiles, et sans s'arrêter aux mille obstacles, vont droit à la réalité sainte et cachée. » Non seulement elle compatit aux peines de ses sœurs, mais elle implore son Maître en leur faveur; s'abstenant, avec un tact qui est vraie sagesse, de rien préciser, elle sollicite uniquement près de Dieu « l'accomplissement de ses desseins adorables dans les âmes », sans doute parce que la Providence, toute maternelle, sait mieux que personne ce qui convient vraiment à chacune de ses créatures. Par ses lettres et durant leurs visites au parloir, Suzanne, discrètement et

gentiment, prêche ses parents. Elle prie encore pour les missions : elle voudrait tant que son amour rayonnât partout; n'y pouvant parvenir, elle se console par cette pensée : au ciel on aimera!

Aimer, c'est sa vie. Mais l'amour n'est pas toute douceur : « Oh! que cela fait mal d'aimer! » gémit-elle parfois. Par bonheur Dieu pour elle n'est pas un être abstrait, lointain, mais une réalité, réalité vivante, réalité suprême, et en quelque sorte unique. L'Eucharistie, c'est la Présence réelle. Les chemins de croix de Suzanne consistent parfois à passer sans s'arrêter d'une station à l'autre, baisant la terre devant chacune d'elles; et comme l'on s'étonne, elle explique : « C'est que, ma Mère, je ne puis méditer, alors *je baise la trace de son sang!* » Dieu lui est donc tout proche. Quant à la Vierge « elle est ma Mère », et, songeant à son autre fils, Jésus, elle trouve ceci : « Notre maman à tous deux ». N'est-ce pas délicieux de tendresse, de simplicité, d' « enfance » ? Chaque soir avant de quitter le chœur, elle passe devant l'image de Marie, et il lui échappe de dire : « Jésus veut que je la salue profondément en l'appelant : ma Dame ».

Quand il lui faut exposer à un confesseur son état intime, elle avoue son impuissance : « Je me sens sous l'empire de l'amour de Jésus; il veut que j'aime et que je souffre, et j'acquiesce... ». Son oraison? « Je me tiens aux pieds du Maître... la plupart du temps je ne lui dis rien du tout. » On a vu plus haut qu'elle ne peut plus méditer; ce stade des débutants — on reste parfois débutant toute sa vie — elle l'a depuis longtemps dépassé : « Prendre un livre? écrit-elle, les yeux lisent, l'intelligence ne s'assimile pas. » Oraison infuse, qu'elle indique par ces simples mots : « Quand Jésus me prend... des mots me sont dits au fond de l'âme : Tu n'es rien... Rien ne saurait t'atteindre... Je ne puis fixer mon esprit sur rien de précis. » Elle ne s'en alarme pas, du reste, et déclare, avec raison :

« Je crois qu'en tout temps il ne faut jamais rien faire de forcé, soit pour parler à Dieu, soit pour se recueillir ». Se forcer, elle n'y songe pas; il lui coûte assez parfois de tout subir sans se plaindre; la détresse, la désolation intérieure l'accable, surtout aux grandes fêtes. Quand vient la souffrance, Sœur Claire sourit : « Ne lui rien refuser, ne lui rien demander, qu'il se repose en moi!... Jésus m'a dit : Je te ferai sentir tout ce qu'il faut souffrir pour les âmes! » Elle ne se dérobera pas, car voici son rêve : « Rester cachée, méprisée, misérable, vivant dans une agonie douloureuse et mourir enfin pour Jésus et pour les âmes. »

Mourir? elle ne craint pas, elle attend, elle désire peut-être. Un dimanche, à l'heure de la grand'messe, — il y a seize mois seulement qu'elle est professe —, Suzanne se glisse jusqu'au siège abbatial et remet à la Révérende Mère un billet où on lit : « ... J'ai une étrange permission à vous demander. Je n'osais pas, mais Jésus me presse tellement que je ne résiste plus. Je vous supplie de me permettre, si Jésus vient me chercher,... de partir »; et à Mgr B. elle écrit : « Si vous saviez, mon Père, comme je suis saisie en ce moment par *le mal du Pays*... j'étouffe, je voudrais tant le posséder! » Le 30 août à l'heure de complies elle entend cette parole au fond de son âme : « Je te veux toute à moi. » A quoi elle répond, parlant à une de ses sœurs : « Je ne peux plus vivre, je ne peux plus vivre sans lui. »

Depuis quelque temps les forces physiques de Sœur Claire fléchissaient; on lui prescrivit du repos et un régime. Il s'agit bien de cela! A la grand'messe du jour de Noël elle dut quitter le chœur pour l'infirmerie, et le 2 janvier, anniversaire de sa profession, elle s'alitait, avec une forte fièvre. « Le martyre du sang, avait-elle écrit naguère, c'est trop vite fait! la récompense suit aussitôt : c'est peu pour prouver son amour. » Elle préfère autre chose, cette âme si haute, si généreuse : « souffrir sans

interruption, souffrir jusqu'à la fin. » Elle a été servie, si l'on peut dire. « Le Père X. m'avait dit pendant la retraite : « Votre lit deviendra votre croix, et c'est vrai », redisait-elle dans un sourire. Le 14 février, mercredi des cendres 1923, Sœur Claire reçut l'extrême-onction : « Maintenant, conclut-elle, il me semble que le ciel s'entr'ouvre. Je n'ai plus qu'à attendre que Jésus vienne me chercher », et elle s'exclame, dans la familiarité de l'amour : « Jésus, que tu es bon! que tu es beau! Oui, tu es la Bonté, tu es la Beauté, tu es l'Éternel! Tu es mon Bien-Aimé! Tu es mon Unique! Tu es mon Tout! Et moi je ne suis rien, rien, rien... » Au plus fort de ses souffrances on entend ceci : « O Jésus, tu es bon; mais quand tu me fais souffrir, tu es encore meilleur. » Est-il possible d'aller plus loin dans la « folie » du sacrifice? « Le ciel, oh! le ciel, c'est Jésus! » (1)

Un jour, une religieuse trouve notre malade les yeux humides de larmes : « Vous avez pleuré? — Oui, ma Mère, voilà, je pensais que c'était le printemps; à cette époque on sort, on se promène, on se baisse pour cueillir une fleur, et je songeais que Dieu aussi peut se pencher pour cueillir une âme... et puis j'ai pensé à mes parents, à vous, qui auriez de la peine, et... j'ai pleuré. » Comme nous sommes loin de la Suzanne d'autrefois, qui, au temps de la grande guerre, ne songeait qu'au tennis, « exercice d'hygiène »!

Quand le démon, qui sent que l'heure est grave, intervient, la petite Sœur le rabroue vigoureusement : « Laisse-moi, tu es un lâche, je n'ai pas peur de toi. » Un jour pourtant elle s'étonne devant une forme nouvelle de la douleur : « Je souffre du cœur comme je n'ai jamais souf-

(1) « Le ciel, maman, je ne me l'imagine pas, pour moi le ciel c'est Jésus » (Guy de Fontgalland). Combien d'autres traits pourrait-on cueillir qui apparentent ces deux âmes, quelque diverses qu'aient été leurs destinées!

fert, je ne comprends pas. » A quoi il lui est répondu : « Ce sont les travaux d'approche de Jésus, Il va venir. » Et elle sourit; mais elle n'est pas pressée et déclare, si Jésus veut, « accepter le purgatoire jusqu'à la fin du monde ». Elle n'oublie pas ses proches, et si on lui rapporte quelque belle parole de l'un des siens, elle se réjouit : « Leur âme monte! » dit-elle. Sentant sa fin imminente, elle écrit quelques mots à ses parents, à ses sœurs : « Mon cher papa, je t'embrasse d'un grand baiser d'éternité. » Puis, quand le dénouement menace, Sœur Claire tout à coup se prend d'un vif désir de mourir : « Ma Révérende Mère, je vous en prie, laissez-moi partir »; encore une fois elle a besoin que l'obéissance sanctionne tout, jusqu'à sa mort même. Et se tournant vers son Dieu : « Je viens à toi. Oui, le ciel, c'est toi, le ciel c'est l'Amour... Ah! viens, Jésus, je n'en puis plus. Je suis à toi, appelle-moi. » Son cri, enfin, fut entendu; c'est le 20 mars, veille de la fête de saint Benoît, à 4 h. moins 1/4, qu'elle « partit ».

Telle nous est racontée cette âme élue, âme profonde, montée si haut, de très loin. La biographe nous la dépeint avec une sympathie qui ne songe pas à se défendre, avec sincérité aussi, un art qui est le triomphe du naturel. Quand on achève la lecture de ce récit trop bref — moins de 200 pages —, on en vient à souhaiter que l'auteur, dans un second volume qui compléterait celui-ci, nous livre tout : lettres, carnets, notes, avec des portraits, un autographe, tout ce qu'on a pu conserver de cette âme si attachante, si secrète, et qu'on aimerait pouvoir étudier dans ses recoins les plus cachés. Mais, hélas! qui dira jamais les mystérieux, les merveilleux cheminements de la grâce divine dans le cœur de nos frères les saints?

Ligugé. A. CASTEL.

Commentaire de saint Thomas sur l'Oraison dominicale

(*Suite*)

Cinquième demande

ET DIMITTE NOBIS DEBITA NOSTRA
SICUT ET NOS DIMITTIMUS DEBITORIBUS NOSTRIS

Il y a des gens d'une grande sagesse et d'une grande force qui, parce qu'ils ont trop confiance dans leur propre vertu, ne font pas avec sagesse ce qu'ils font, et ne mènent pas à bonne fin ce qu'ils entreprennent. *Les conseils sont la force des pensées* (1). Mais il faut observer que le Saint-Esprit, qui donne la Force, donne aussi le Conseil, car tout conseil bon concernant le salut des hommes vient du Saint-Esprit. Mais où le Conseil devient nécessaire à l'homme, c'est quand il est dans la tribulation, comme le conseil des médecins devient nécessaire quand on est malade; l'homme, spirituellement malade par le péché, doit, pour guérir, demander conseil. Or le conseil nécessaire au pécheur est exprimé en ces termes au livre de Daniel : *Que mon conseil, ô roi, soit agréé de toi, rachète tes péchés par l'aumône* (2). Donc, le meilleur conseil contre le péché est l'aumône et la miséricorde, et c'est

(1) Prov., xx, 18. — (2) Dan., iv, 24.

pourquoi le Saint-Esprit apprend aux pécheurs à demander dans leur prière : *Remettez-nous nos dettes.*

Nos dettes envers Dieu, c'est tout ce que nous prenons sur son droit; or le droit de Dieu, c'est que nous fassions sa volonté en la préférant à notre volonté propre; donc nous ôtons à Dieu son droit quand nous préférons notre volonté à la sienne, et cela, c'est le péché. Nos dettes ce sont donc nos péchés, et le Conseil du Saint-Esprit, c'est que nous demandions à Dieu le pardon de nos péchés. Voilà pourquoi nous disons : *Remettez-nous nos dettes.*

A propos de ces paroles, trois questions sont à examiner : pourquoi nous faisons cette demande; comment elle est exaucée; ce qui est requis de notre part pour qu'elle le soit.

1. — *Humilité et espérance.*

Par cette demande nous pouvons obtenir deux bienfaits, nécessaires aux hommes dans cette vie. Le premier est que l'homme soit toujours dans la crainte et dans l'humilité. Certains en effet ont poussé la présomption jusqu'à dire que l'homme pouvait vivre en ce bas monde de telle sorte que par ses propres forces il évitât le péché. Mais cela n'a été donné à personne, sinon au Christ seul, qui posséda le Saint-Esprit sans mesure, et à la sainte Vierge, qui fut pleine de grâce, et en qui il n'y eut aucun péché : *De la sainte Vierge,* dit saint Augustin, *il ne doit être fait nulle mention quand on traite de péché*; mais pour les autres saints, il n'a été accordé à aucun d'entre eux de ne pas tomber dans le péché, au moins véniel. *Si nous disons que nous sommes sans péché, nous nous leurrons nous-mêmes, et la vérité n'est pas en nous* (1). C'est là un fait assuré dont le texte de cette demande apporte une preuve

(1) I Jean, 1, 8.

nouvelle; car il est constant que tous les saints et tous les hommes doivent dire le *Pater*, où se trouvent ces paroles : *Remettez-nous nos péchés*; donc tous se reconnaissent et s'avouent pécheurs, ou débiteurs. Mais si tu es pécheur, tu dois craindre, et t'humilier.

Il est également nécessaire que nous vivions toujours dans l'espérance, car, tout pécheurs que nous sommes, nous ne devons pas désespérer, de peur que le désespoir ne nous conduise à d'autres péchés plus grands : *Ayant perdu l'espoir, ils se sont livrés à l'impudicité* (1). C'est donc un très grand bien que d'espérer toujours, car, si grand pécheur que soit un homme, il doit espérer que Dieu, s'il retourne à lui avec une contrition parfaite, lui remettra son péché. Cette espérance s'affermit en nous chaque fois que nous disons : *Remettez-nous nos dettes*. Les Novatiens la détruisaient en disant que ceux qui péchaient, ne fût-ce qu'une fois, après le baptême, ne pouvaient plus jamais obtenir miséricorde; mais cela n'est pas vrai, si le Christ a dit vrai en disant : *Je t'ai remis toute ta dette, parce que tu m'en as supplié* (2). Quel que soit donc le temps où tu adresses ta demande, tu pourras obtenir miséricorde si tu supplies avec le repentir de ton péché. Ainsi donc, de cette demande naissent à la fois la crainte et l'espérance, parce que tous les pécheurs qui se repentent et confessent leur faute obtiennent miséricorde. Et c'est pourquoi cette demande fut nécessaire.

2. — *Rémission des péchés; la faute et la peine.*

Dans le péché, il y a deux sortes de mal : la faute par laquelle Dieu est offensé, et la peine qui est due pour la

(1) Eph., IV, 19. — (2) Matth., XVIII, 32.

faute. Or la faute est remise dans la contrition accompagnée de la volonté de se confesser et de satisfaire. *J'ai dit : Je confesserai, en m'accusant, mon injustice au Seigneur; et toi tu as remis l'impiété de mon péché* (1); il ne faut donc pas désespérer, puisque, pour remettre la faute, la contrition suffit avec le propos de se confesser.

Mais on dira peut-être : Puisque le péché est remis dans la contrition, à quoi bon le prêtre? A cela il faut répondre que Dieu dans la contrition remet la faute, et transforme la peine éternelle en peine temporelle : mais le pénitent n'en reste pas moins obligé à une peine temporelle; aussi, qu'il vienne à mourir sans une confession qu'il n'aura pas méprisée, mais que la mort aura prévenue, il ira au purgatoire, dont la peine, selon saint Augustin, est extrême. Quand donc tu te confesses, le prêtre t'absout de cette peine par le pouvoir des clefs auquel tu t'es soumis par la confession : *Recevez le Saint-Esprit : les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez* (2). Aussi quand un pécheur se confesse une fois, il lui est remis quelque chose de sa peine; de même quand il se confesse de nouveau, et il pourrait se confesser tant de fois que sa peine tout entière lui fût remise. Mais les successeurs des Apôtres ont reconnu qu'il y avait un autre moyen d'obtenir la rémission de cette peine au Purgatoire, savoir le bénéfice des indulgences, attaché à des formules qui valent pour autant qu'elles frappent l'air et qu'elles sont prononcées, dès lors que celui qui les dit vit dans la charité. Et que le Pape ait le pouvoir d'accorder des indulgences, c'est assez clair; car en grand nombre les Saints ont fait beaucoup de bonnes actions sans tomber eux-mêmes dans le péché, au moins mortel, et le bien qu'ils ont fait, ils l'ont fait pour l'utilité de l'Église; de même

(1) Ps. xxxi, 5. — (2) Jean, xx, 23.

les mérites du Christ et de la Sainte Vierge sont comme dans un trésor d'où le Souverain Pontife et ceux à qui il en a donné mandat peuvent les tirer pour les répandre là où il est nécessaire.

En résumé les péchés sont remis, non seulement pour la faute dans la contrition, mais encore pour la peine dans la confession et par les indulgences.

3. — *Pardonnez et vous serez pardonnés.*

Ce qui est exigé de nous pour que nous soyons pardonnés, c'est que nous pardonnions à notre prochain les offenses qui nous sont faites; c'est pourquoi l'on dit : *Comme nous aussi nous remettons à ceux qui nous doivent,* car autrement Dieu ne nous remettrait pas nos dettes. *L'homme garde sa colère contre l'homme, et il demande à Dieu d'être guéri* (1). *Pardonnez et il vous sera pardonné* (2). Et c'est pourquoi c'est seulement dans cette demande qu'il est posé une condition, lorsque l'on dit : *comme nous remettons...* Si donc tu ne pardonnes pas, il ne te sera pas pardonné.

Mais on dira peut-être : « Je dirai ce qui précède : remettez-nous nos dettes, mais je passerai sous silence *comme nous les remettons...* » Tu veux donc tromper le Christ? A coup sûr tu ne le trompes pas; il a fait lui-même cette prière, il en connaît bien tous les termes; si donc tu la prononces des lèvres, que tes paroles reçoivent leur effet dans ton cœur. Mais on pourrait se demander si celui qui, en fait, ne se propose pas de pardonner à son prochain doit dire : *comme nous les remettons...* Il semble que non, parce que c'est mentir. — Il faut dire qu'il n'y a pas mensonge, car ce n'est pas lui seul qui prie, mais l'Église, qui

(1) Ecclés., XXVIII, 3. — (2) Luc, VI, 37.

n'est pas sujette à erreur, et c'est pourquoi la demande est mise au pluriel.

Enfin il faut observer qu'il y a deux manières de pardonner : l'une est celle des parfaits, et veut que l'offensé aille au-devant de l'offenseur : *Va chercher la paix* (1); l'autre appartient communément à tous, et tous y sont tenus : elle veut seulement que l'offensé accorde le pardon à qui le lui demande. *Pardonne à ton prochain qui te nuit, et alors tes péchés seront remis selon ta supplication* (2).

Et de la sorte nous parvenons à une autre béatitude, *Heureux les miséricordieux*; en effet la miséricorde nous inspire la pitié à l'égard du prochain.

(1) Ps. XXXIII, 15.
(2) Ecclés., XXVIII, 2.

LES IDÉES ET LES ŒUVRES

La confession et la direction des enfants et des adolescents [1]

Le sujet de ce rapport est très nettement délimité par le titre qu'on nous a prié de lui donner. Son caractère de généralité nous impose d'envisager le ministère qui nous est confié, dans son ampleur — et de ne pas nous borner à celui des Petits Séminaires.

Confession et direction se confondent en partie quand il s'agit des enfants et des adolescents, en ceci du moins que la confession est l'occasion la plus ordinaire de la direction spirituelle. Encore que l'on puisse désirer la distinction de ces deux actes, il faut reconnaître qu'en fait, il n'y a guère pour la majorité des enfants, de direction spirituelle que dans la confession. Je me propose de les étudier au double point de vue : du discernement des vocations et de leur conduite. Je ne saurais prétendre à traiter toutes les questions que peut soulever la confession ou la direction de la jeunesse. La matière n'en restera pas moins abondante et délicate.

I. — Le discernement des vocations

Ce n'est pas le lieu d'établir que nous devons considérer comme un de nos premiers devoirs, la recherche des vocations sacerdotales. Nous en sommes tous convaincus. Si quelqu'un pouvait en douter il suffirait de lui rappeler ces paroles de Léon XIII, adressées au Clergé français, dans l'encyclique du

(1) Rapport présenté au Congrès du Recrutement Sacerdotal, Nancy, 15 novembre 1929.

8 septembre 1899 : « *Avant toute chose il vous convient de discerner, parmi les jeunes enfants, ceux en qui le Très-Haut a déposé les germes de la vocation sacerdotale.* »

Or si la confession n'est pas le seul moyen dont nous disposions pour cette investigation délicate et profonde, on peut dire qu'elle en est un moyen privilégié entre tous, et, en tout cas, celui qui est toujours à notre disposition.

Il ne nous appartient pas de décider que tel enfant, tel adolescent a la vocation; c'est le rôle de l'Évêque d'appeler aux Saints Ordres, et, par conséquent, de juger souverainement en matière de vocation, après les études et la formation du Grand Séminaire.

Mais il nous appartient précisément de diriger vers le Séminaire les pénitents que Dieu nous confie, si nous trouvons en eux, les « *germes* » des dispositions où les théologiens voient les marques de l'appel divin.

Ce sont, vous le savez, *la science suffisante, la sainteté convenable, et l'intention droite.*

Chez nos enfants ces dispositions ne peuvent être encore qu'à l'état de germes, c'est-à-dire : aptitudes intellectuelles suffisantes pour l'étude; amour de la piété et des vertus de leur âge; désir du sacerdoce par amour de Dieu et des âmes. Cependant elles peuvent nous apparaître avec assez de relief pour nous permettre de juger que le Seigneur a choisi cet enfant. S. Thomas d'Aquin en donne la raison ou, si vous le voulez, nous fournit la majeure de notre raisonnement : « Quand Dieu, dit-il, fait choix d'une âme pour une mission qu'il lui réserve, il la dispose et la prépare pour la rendre apte aux fonctions qu'il lui destine. » (III^{a}, q. XXVII, art. 4, c.) Puisque le décret éternel, par lequel Dieu prédestine les âmes au Sacerdoce, est caché à toute créature, notre jugement n'aura sans doute qu'une certitude prudentielle, mais il sera bien fondé si, à la vue de ces indices, nous disons : « Il y a là probabilité d'appel divin » — ou si, les trouvant plus développés, et reconnaissant, d'autre part, que la sainteté convenable et l'intention droite ne peuvent se trouver dans une âme que par une action spéciale et gratuite de Dieu, nous affirmons à notre pénitent : « Vous devez tendre au Sacerdoce. »

Il est rare cependant — non pas inouï, ni même très rare dans les milieux *vraiment* chrétiens — qu'un enfant ou un adolescent nous manifeste dès l'abord une vocation déjà aussi

nettement formée. Nous aurons cette joie quand, élevé dans une famille pieuse, ce petit privilégié du Seigneur aura tout jeune entendu son appel, et puisé, d'ordinaire auprès d'une mère sainte, avec les exemples et les leçons de la vertu et de la piété, la juste notion du Sacerdoce.

Mais la question est plus complexe dans la majorité des cas et le confesseur doit bien souvent *discerner* les vocations. Il doit d'ailleurs toujours juger du caractère surnaturel du désir qu'en exprime son pénitent. Pour simplifier notre exposé nous envisagerons seulement les deux cas qui nous paraissent plus typiques, supposant admis de tous qu'une attention très spéciale doit être toujours donnée au milieu dans lequel est élevé l'enfant : légitimité de la naissance, comme l'exige le droit canonique, et valeur religieuse et morale de la famille, comme le réclame la prudence.

1er cas. — *L'enfant manifeste spontanément son désir du Sacerdoce.*

Une étude s'impose alors au confesseur. S'il ne doit pas croire *a priori* que la manifestation de ce désir est une marque de vocation, il ne doit pas non plus la rejeter *a priori*, sous prétexte que l'enfant n'a pas encore toutes les qualités intellectuelles désirables, que sa sainteté n'est pas achevée, ou encore qu'il n'a du Sacerdoce qu'une idée incomplète. Un enfant reste un enfant. Quand il grandira, quand nous aurons, nous-mêmes, correspondu à la grâce dont nous devons être pour lui des instruments, il comprendra mieux les choses.

En cette âme donc, le confesseur doit rechercher d'abord les marques de vertu et de piété qu'on peut attendre d'un enfant. Si elles ne sont pas suffisamment évidentes, il doit lui faire une obligation de travailler à conquérir ces vertus de pureté, de douceur, d'humilité, d'amour de Dieu et du prochain, sans lesquelles son désir serait vain. Que d'enfants n'avons-nous pas rencontrés dans notre ministère, qui ont progressé rapidement dans la vertu, quand une fois ils eurent compris les exigences divines !

Le confesseur ne doit pas non plus se rebuter par la conception enfantine que, par définition, — à moins d'une grâce toute spéciale — un enfant se fera du Sacerdoce. Dieu attire les volontés de ces petits par des moyens adaptés à leur nature :

c'est le secret de sa miséricordieuse prévenance. Il nous appartient de leur montrer la fin surnaturelle et les obligations du Sacerdoce. L'œuvre est longue, et une grande patience y est nécessaire. Il faut pour l'ordinaire purifier un idéal assez confus et mêlé de vues égoïstes.

La pauvreté des prêtres de France, la vie modeste et trop souvent douloureuse du curé à la campagne, la rudesse de son ministère dans les villes, se chargent éloquemment de prêcher ces matières. Néanmoins on rencontre parfois des adolescents qui rêvent du Sacerdoce comme d'une vie tranquille et honorée, ou l'envisagent — Dieu me pardonne! — comme une carrière où l'on accède facilement et dans laquelle on avance sans peine. — Nous avons tous rencontré de ces cas qui exigent une présentation très énergique de l'idéal dans son austère beauté. Une véritable vocation peut d'ailleurs se manifester parfois après des débuts assez troubles.

Habituellement nous verrons des enfants attirés vers le Sacerdoce par leur piété, l'amour des cérémonies liturgiques, le désir d'assurer leur salut ou le désir de plaire à Dieu. Ici nous sommes plus près de l'idéal et nous avons surtout à révéler dans le prêtre le ministre de Jésus-Christ pour le salut des âmes.

Parfois au contraire, c'est le service du prochain dans les œuvres qui attire d'abord un adolescent. Alors nous devons lui montrer, au-dessus même de cet éminent service, la gloire de Dieu, la prière, la célébration du Saint Sacrifice, la diffusion de la vie surnaturelle par les Sacrements, comme fin première du Sacerdoce. Si beaucoup de vocations ont éclos au pied de l'autel, beaucoup d'autres ont eu leur amorce dans une cour de patronage, dans un camp scout, ou dans la mansarde du pauvre où l'on monte envoyé par une conférence de S. Vincent de Paul.

Il ne faut jamais négliger enfin de faire envisager les obligations de la vie sacerdotale. Sans doute notre jeune pénitent ne les concevra pas dans toute leur étendue, mais il doit les connaître et les accepter pour avoir l'intention droite requise comme indice positif de vocation divine. L'adolescent est capable de ce progrès avec le secours de la grâce.

2e cas. — *L'enfant n'en parle pas spontanément, mais nous paraît préparé par Dieu à la vocation sacerdotale*

Il s'agit d'un enfant vraiment pieux et pur, aimant Dieu et le prochain, désireux de faire le bien, qui progresse dans la vertu de jour en jour et, par ailleurs, réunit les conditions d'intelligence, de sérieux... et de famille aussi, qui nous font demander à Dieu de prendre à son service un enfant si bien doué. Nous avons parlé souvent en public de la vocation : au catéchisme, dans les instructions dominicales, à l'école, au patronage... Nous avons fait des journées ou des fêtes du Sacerdoce... Devons-nous en rester là, et attendre que la pensée du Sacerdoce se présente d'elle-même à cet enfant, à cet adolescent?

C'est la pratique de certains confesseurs. Elle me paraît — *salvo meliori judicio* — en opposition avec l'esprit de l'Église, que le *Codex iuris* et les enseignements des Souverains Pontifes nous font connaître. C'est la pratique ordinaire des parents, même chrétiens, et qui, dans le secret de leur cœur, implorent du Seigneur la grâce de la vocation pour leur fils. Ceux-ci ont plus d'excuses.

Sans doute il faut proscrire une méthode autoritaire qui imposerait à l'enfant la vocation comme si nous en avions la révélation divine : ce n'est pas loyal. Non moins condamnables seraient des manœuvres plus ou moins habiles qui pousseraient vers le Sacerdoce un enfant candide et de caractère peu formé. Saint Thomas est dur pour ceux qui emploieraient de tels procédés : « On n'a pas le droit, dit-il, d'attirer quelqu'un à la vie religieuse par des mensonges. Pour celui qui aurait été engagé par de semblables moyens, il y aurait péril imminent qu'il ne se rejetât en arrière dès qu'il s'apercevrait qu'on l'a trompé, si bien que le dernier état de cet homme serait pire que le premier » (Ia IIae, q. 189, art. 9, c). On peut appliquer à la vocation sacerdotale ce que le « Doctor communis Ecclesiae » dit de la vocation religieuse.

Mais le même Docteur enseigne qu'engager les autres à entrer en religion est une bonne œuvre, et qui mérite grande récompense. Il applique à ces bons conseillers les paroles de l'Écriture : « Qui ad justitiam erudiunt multos erunt quasi stellae in perpetuas aeternitates. » Il est donc également permis de proposer le Sacerdoce comme idéal à un jeune homme

et de l'y engager, dès lors qu'on le fait honnêtement et loyalement.

Un confesseur, dépositaire des secrets de l'âme et témoin du travail que Dieu opère en elle, peut, et je crois pouvoir dire *doit*, faire entendre au pénitent, qu'il estime providentiellement préparé, un langage analogue à celui-ci : « Mon enfant, nous connaissons les desseins du bon Dieu sur nous par les dispositions qu'il daigne mettre en nos âmes, par les grâces qu'il nous fait. Il vous en fait de bien grandes. Il vous a si bien gardé du péché, il attire si doucement votre cœur à la piété que peut-être il veut vous garder pour lui tout seul... Jésus a besoin de prêtres pour continuer dans le monde son œuvre de salut... Il fait appel aux âmes généreuses... Je crois que cet appel est pour vous. Priez le divin Maître de vous éclairer. Demandez-lui la grâce de bien connaître votre vocation, et la générosité de tout quitter pour le suivre s'il le veut. »

Cette gravité, ce sérieux, me paraissent dignes de la grande œuvre pour laquelle Dieu réclame notre collaboration. Il convient d'ajouter que la prudence ne doit pas ici dégénérer en timidité, ni les insuccès nous conduire au découragement. Nous aurons soin de proposer l'idéal sacerdotal à ceux qui y paraissent préparés par Dieu, ne nous lassons pas de le redire, et de confier au Seigneur, dans une constante prière, l'accomplissement de cette œuvre qui est sienne.

II. — La conduite des vocations

Le *Codex iuris* nous trace ici impérieusement notre devoir, et la fin de ce rapport ne sera qu'un commentaire du canon 1353 : « Que les prêtres et surtout les curés aient particulièrement soin de préserver de la contagion du siècle les enfants qui offrent quelque indice de vocation, de les former à la piété, de leur apprendre les premiers éléments des lettres, et de favoriser enfin en eux le germe de la vocation. »

Cette règle d'or nous guidera dans l'accomplissement d'une

(1) « Dent operam sacerdotes, praesertim parochi, ut pueros, qui indicia praebeant ecclesiasticae vocationis, peculiaribus curis a saeculi contagiis arceant, ad pietatem informent, primis litterarum studiis imbuant, divinaeque in eis vocationis germen foveant. »

œuvre délicate entre toutes, la conservation et le développement de cette vocation naissante que nous avons reconnue chez l'enfant.

1° *Il faut éloigner les enfants de la contagion du monde*

Or, nous rencontrons ici un préjugé très courant, même dans les familles chrétiennes, et diamétralement opposé à cette volonté expresse de l'Église. Les parents se font une idée singulière de la vocation divine. Il faut, disent-ils, *l'éprouver*. Et certes nous sommes de leur avis, si l'on entend par là une étude attentive confiée à un confesseur prudent. Mais telle n'est pas la pensée du plus grand nombre. Ils s'imaginent que la vocation doit résister à tous les dangers. Plus ou moins délibérément ils l'y exposent, et si, à la contagion du monde, elle s'étiole et meurt, ils diront qu'elle n'avait jamais existé!... Mais ici c'est toute une étude qu'il faudrait faire sur la confession des parents... Contentons-nous d'opposer une fin de non-recevoir à ces idées contraires à l'enseignement de l'Église, et retenons seulement les dangers où elles induisent nos aspirants au Sacerdoce.

Pratiquement, ceux-ci trouveront au Petit Séminaire l'abri où ils seront en sécurité. Il nous faut en effet tenir grand compte des prescriptions nombreuses des Souverains Pontifes, et d'abord du Concile de Trente, sur la nécessité des Petits Séminaires proprement dits. Nous manquerions gravement de prudence si, pouvant faire entrer un enfant dans un Séminaire, nous le laissions — et surtout le faisions — entrer dans une maison laïque. Le cas, pour paradoxal qu'il paraisse, n'est pourtant pas chimérique!

Mais enfin tous les enfants ne peuvent pas être au Petit Séminaire. Il y a les élèves de nos Collèges libres, ceux des Lycées, les enfants de nos œuvres, parmi lesquels Dieu choisit des prêtres... Et le Petit Séminariste lui-même vient en vacances!...

Il nous faut donc veiller avec un soin jaloux sur ces âmes exposées (1). S'il plaît à Dieu de rendre efficaces nos conseils,

(1) Ce n'est pas ici le lieu d'expliquer les moyens employés par tant de bons prêtres pour la sauvegarde des vocations, colonies de vacances, réunions au presbytère, etc. Nous devons nous borner à notre sujet.

nous leur inspirerons un grand amour de leur vocation et leur ferons comprendre qu'elle est une grâce de choix à laquelle il faut être fidèle. Ils en viendront à se sentir « *dans le monde et non du monde* ». Au point de vue pratique, nous chercherons surtout à leur inspirer une vigilance constante pour garder leur pureté. Ce sera la grande sauvegarde de leur vocation au milieu des dangers, sournois ou manifestes, qui la menacent, par tant de lectures, de fréquentations, de spectacles de tous genres, surtout dans les villes et dans les milieux mondains. Que des enfants et des adolescents y échappent, et restent d'une délicatesse angélique dans la corruption qui les entoure, c'est une merveille de la grâce divine, réalisée souvent, mais pour laquelle notre concours est requis. N'est-ce pas dans la confession principalement qu'il leur sera donné?

Le confesseur sait, parfois seul au monde, le danger que court une vocation, car les âmes ne réagissent pas toutes pareillement aux mêmes influences. Alors il aura toutes les saintes audaces pour interdire telles fréquentations, telles lectures, éloigner avec force de la tentation. Il aura aussi toutes les tendresses viriles que le cœur de Jésus verse dans le sien pour encourager la bonne volonté fléchissante, la relever des faiblesses occasionnelles, consoler un jeune cœur des sacrifices nécessaires. Il aura enfin toute l'autorité de son ministère pour éclairer son pénitent sur les périls courus et lui rappeler les droits de Dieu. Il y faut parfois une grande vigueur, surtout quand il s'agit d'une vocation éclose dans un milieu mondain ou peu croyant. Mais toujours il y faut une égale charité. L'Esprit-Saint, qui nous a été donné au jour de l'ordination, saura mettre en nous cette force suave et cette suavité forte, dont l'Écriture fait le signe de son action.

2° *Il faut former les enfants à la piété*

Il nous faut entendre par là, semble-t-il, et sans forcer le sens de notre texte, non seulement la piété en tant que fleur exquise de la vertu de Religion, mais encore la sainteté convenable à l'état ecclésiastique. Et ici quel admirable champ s'ouvre au zèle du confesseur! Vous le savez, c'est là que le Seigneur réserve à nos cœurs les plus belles consolations, dans un ministère souvent aride et décevant.

a) *Pour la piété* au sens courant du mot, il est facile de pro-

poser à l'enfant le plus jeune ces dévotions solides, qui seront la force et la joie du prêtre, et, Dieu aidant, nous pourrons l'y habituer.

C'est d'abord la *prière liturgique* dont peu à peu nous lui découvrirons les richesses. Les cérémonies de la messe, le texte du paroissien, donneront à son âme une saine et forte nourriture spirituelle.

Elle va de pair avec la piété *eucharistique*. Le prêtre est avant tout l'homme de l'Eucharistie, par la messe qu'il célèbre et la communion qu'il distribue aux fidèles. L'aspirant au Sacerdoce trouvera dans le service de l'autel, respectueux et tendre, et dans la communion fréquente, de sûrs moyens pour développer cette piété eucharistique dont sa vie entière fera profession. Toujours davantage, il aimera l'autel et le sanctuaire où s'écoulera le meilleur de sa vie.

Piété mariale enfin. Quel prêtre ne reconnaît pas en Marie la reine du Clergé, la Vierge fidèle, gardienne de sa vocation qui l'a conduit au sous-diaconat, et reste l'initiatrice et la protectrice de ses œuvres?

Par les conseils de direction que lui donne son confesseur, le jeune lévite se forme — non sans difficultés parfois certes! — à la piété que le Séminaire développe ensuite. Sa formation cléricale est admirablement préparée par l'œuvre de son père spirituel.

b) Mais *la vertu de piété* a pour objet direct, d'après saint Thomas, de rendre aux parents et à la patrie le culte qui leur est dû. Le don de piété, qui la vivifie dans l'âme surnaturalisée par la grâce, lui donne un nouvel objet : la patrie surnaturelle qui est l'*Église*, et le Père de nos âmes qui est le *Souverain Pontife*.

Que dire d'un prêtre en qui l'amour tendre et dévoué ne se joindrait pas au respect profond pour l'Église, ses ministres, ses évêques, son Pape? De telles dispositions lui sont nécessaires pour être vraiment l'homme de l'Église. Elles lui font accepter, non avec résignation, mais avec une joie spontanée, toutes les directives qui lui viennent de celui que sainte Catherine de Sienne appelait « le doux Christ de la Terre »; elles lui font observer, avec une fidélité jalouse, toutes les lois et les moindres prescriptions de la liturgie ou du droit canonique. Certains fléchissements n'eussent pas été possibles si le Souverain Pontife, l'évêque, les supérieurs ecclésiastiques

avaient toujours été considérés comme des pères, et aimés d'une piété vraiment filiale. Or, c'est dès les premières années que se forme dans l'enfant ce tempérament ecclésiastique. Au confesseur encore il revient d'y travailler par son exemple et par des leçons opportunes.

c) *Enfin la formation aux vertus cléricales* n'est-elle pas son œuvre par excellence ? Le confesseur doit, comme le prophète, « *arracher et détruire* » les défauts, mais aussi « *planter et construire* » le bel édifice des vertus, et découvrir progressivement à l'âme les degrés de la perfection, qui consiste à se vaincre et à suivre de plus en plus étroitement notre divin modèle.

Les vertus naturelles de droiture, de justice, de noblesse, qui sont le terrain favorable où la semence de la grâce pourra éclore et produire cent pour un, feront l'objet de nos sollicitudes, non moins que les vertus surnaturelles : l'esprit de foi intrépide et lumineux, qui oriente la vie entière à la gloire du Très-Haut; la chasteté la plus délicate, gardée par la mortification des sens courageuse et constante; la douceur du caractère et l'humilité, à l'exemple de Celui qui se définit « doux et humble de cœur » ; l'amour de Dieu surtout et l'amour des âmes, en qui se résume toute la perfection.

Ces enfants, dont la conduite nous est confiée, sont appelés par Dieu à une grande perfection : gardons-nous de les maintenir dans la médiocrité, de leur barrer le chemin des ascensions spirituelles, par je ne sais quelle timidité ou quelle coupable lâcheté! S'il est dans le monde de pauvres âmes à qui nous ne puissions proposer l'idéal surnaturel dans toute sa rudesse et dans toute sa splendeur, ce n'est pas, certes, à ces adolescents. Le Seigneur se réserve de leur dire un jour par la voix de l'évêque : « Je ne vous appelle plus *serviteurs* mais *amis* ». Il leur faut sans doute marcher pas à pas et gravir péniblement les cimes, du moins ne leur en cachons pas l'altitude et la radieuse beauté.

Ce n'est pas le moment de préciser les moyens pratiques à employer : nous sortirions vraiment des limites raisonnables de ce rapport. On me permettra cependant une suggestion.

La confession ne doit pas conserver habituellement un caractère que j'appellerai « négatif ». Elle ne doit pas rester pour l'âme appelée au progrès, la simple accusation d'une liste de fautes, souvent fixée *ne varietur*, dont le pénitent

demande à dates fixes l'absolution. En cela déjà sa beauté et sa fécondité sont admirables, je le sais, puisque la moindre augmentation de la grâce sanctifiante dans une âme est une merveille de l'infinie bonté. Mais puisque la confession est, pour nos enfants, direction spirituelle aussi, dans la majorité des cas, pourquoi, sans que la confession proprement dite y perde rien, ne pas diriger leurs efforts de manière positive, pour acquérir la piété et les vertus cléricales? Les enfants pourront faire, quand on les en estimera capables, le compte-rendu des petites probations sur telle ou telle vertu auxquelles nous les soumettrons pendant une semaine, ou un mois. Il est même possible de faire, au moins pour les meilleurs, des examens de conscience spécialement orientés vers ces efforts personnels. Cela nous demandera du travail et du temps, mais pourquoi ne ferions-nous pas, pour nos pénitents, ce que font les médecins pour leurs clients et les professeurs judicieux pour leurs élèves?

3° *La première formation aux lettres*

Si elle n'a pas un rapport direct avec la confession et la direction, elle est un devoir pour le confesseur, quand il se trouve en présence d'un enfant qui ne peut entrer tout de suite au Séminaire, ou en présence d'une vocation tardive. C'est la pratique ordinaire des bons recruteurs de vocations que vous êtes, et souvent cette première formation intellectuelle est l'amorce de la vocation proprement dite.

Indirectement, nous pouvons encore cependant voir, dans ce précepte du Code, une obligation du confesseur, en tant que l'étude est un devoir d'état dans toute la force du terme pour le futur clerc, que l'on peut aussi orienter très tôt vers une conception surnaturelle et apostolique du travail. De jeunes paresseux ont changé radicalement quand ils ont compris que l'apôtre ne peut se dispenser de l'étude, et qu'une formation intellectuelle sérieuse est nécessaire pour acquérir plus tard, au Grand Séminaire, la science suffisante.

4° *Il faut enfin* « fovere » *le germe de la vocation divine*

Fovere ce n'est pas seulement conserver, c'est protéger,

défendre, réchauffer, vivifier ce germe si délicat déposé dans une âme.

Nous ne reviendrons pas ici sur des considérations qui ont eu leur place dans notre première partie. Insistons cependant sur l'obligation pour le confesseur de donner progressivement, avec une surnaturelle prudence, la vraie notion du Sacerdoce et de ses devoirs.

Les colloques en dehors de la confession, quand ils sont possibles, y serviront beaucoup, mais combien plus les avis donnés au saint Tribunal, avec la gravité et la douceur que la majesté du sacrement impose alors ! Ces fautes que l'enfant vient d'accuser, ces défauts révélés par sa conduite, il est facile de montrer qu'ils doivent disparaître pour ne pas étouffer l'idéal sacerdotal. Mais surtout ces aspirations de la piété, ces élans du zèle naissant, combien nous pourrons les favoriser en montrant les besoins de l'Église, la misère des âmes ignorantes et pécheresses et dont le Christ veut nous faire les apôtres !

Il faut aussi protéger ce germe de la vocation, contre les dangers qui le menacent. Rares sont les vocations qui ne sont traversées par aucune épreuve. Il y a des heures de tentation. Comme son divin Maître au désert, le jeune homme voit passer devant lui le tableau du monde où il peut réussir, il pense que ses forces d'intelligence et de cœur pourraient être employées à son profit personnel... Le démon s'acharne parfois contre celui qui doit un jour travailler à la ruine de son règne et lui arracher des âmes..... Il y a des heures de trouble à la vue de tant de mauvais exemples, des heures de découragement dans les difficultés de l'étude ou de la vertu, parfois des heures de ténèbres où l'on ne sait plus discerner le devoir, où l'on ne voit plus la brillante étoile qui mène au sanctuaire.

D'autres épreuves encore peuvent surgir; difficultés familiales souvent, telle une opposition déclarée, ou sourde, qui retarde la réalisation de si pieux desseins... épreuves de santé parfois qui semblent décider contre les appels divins...

Le zèle affectueux et vigilant du confesseur intervient alors pour éclairer, soutenir, réconforter, consoler. Parfois même il doit décider un hésitant et lui donner ce surcroît de force et d'énergie dont il a besoin. Il remplit sa mission quand il dit au jeune homme bien disposé : « Il est temps de répondre. »

Il ne sort pas de son rôle pour empiéter sur celui de l'évêque, son avis ne confère pas au pénitent un droit aux saints Ordres : c'est par trop clair. Mais nous ne devons pas hésiter à remplir ce devoir auguste et chargé de graves responsabilités : Dieu nous confie les âmes pour que nous les *conduisions* dans l'ordre de sa volonté sainte.

Conclusion

Je suis confus d'avoir, en terminant ce rapport, à formuler des vœux, selon l'usage de ces congrès, comme s'il s'agissait de promouvoir quelque pratique particulière et nouvelle pour vous. Veuillez les accepter comme un simple résumé des pensées, très banales, vous l'avez vu, que j'ai exposées devant vous :

1° Que les confesseurs reconnaissent tous comme un devoir primordial de leur charge le discernement et la conduite des vocations naissantes dans les jeunes enfants et dans les adolescents, et qu'ils s'y adonnent de toute leur générosité ;

2° Que la confession proprement dite s'accompagne donc pour ces âmes privilégiées du souci de la direction spirituelle qui leur convient ;

3° Que, dans ce but, elle soit orientée vers l'acquisition progressive de la piété et des vertus cléricales, et détourne du monde, pour le donner tout à Dieu, l'aspirant au Sacerdoce ;

4° Que les confesseurs veillent avec un grand soin, dans leurs colloques avec les enfants en qui ils discernent les indices de la vocation, à développer et préciser la notion juste du Sacerdoce déjà exposée au catéchisme, afin que leurs pénitents y tendent avec une intention droite, le connaissant et le voulant tel qu'il est dans sa réalité surnaturelle.

Je soumets ces vœux au jugement de votre expérience, dont je me promets de tirer grand profit.

Chanoine R. Beaussart,
Directeur du Collège Stanislas.

Le V^e^ Congrès du Recrutement sacerdotal

Le Sacerdoce du Christ fut un don total de lui-même, jusqu'au Calvaire, jusqu'aux anéantissements de l'Eucharistie : *in finem dilexit*; le Sacerdoce communiqué par lui à des hommes doit être, de leur part, un don total d'eux-mêmes... et cela, jusqu'au bout des forces, jusqu'au terme de la vie : *in finem* !

C'est ainsi qu'au *Congrès national du Recrutement sacerdotal*, qui vient de se tenir à Nancy, fut présenté le Sacerdoce. Singulier procédé de recrutement : attirer la Jeunesse, l'Enfance, aussi, et ne pas craindre d'effrayer les familles, par l'austère perspective des sacrifices constants, héroïques parfois, qu'exige, du prêtre contemporain, disons plus exactement du prêtre tout court, le don de soi.

Certes, ce n'était point sous cet angle qu'on présentait jadis la vocation sacerdotale.

Quand l'Église était riche et puissante, que son Clergé formait une classe privilégiée, c'était des abbayes ou des commanderies, des évêchés ou des canonicats, des menses curiales ou des chapellenies, qui miroitaient aux yeux... et, trop souvent, le candidat aux Ordres songeait plutôt au « bénéfice », dont il jouirait, qu'au bien des âmes et au profit spirituel de la sainte Église.

Ou bien, encore, quand le Concordat assurait des moyens de vivre, dans des conditions sans doute fort modestes, sans autre souci, pour un curé, que de dire la Messe, présider les offices, faire son prône, administrer les Sacrements et expliquer le catéchisme, qui avait été étudié à l'école, le Sacerdoce, dans le peuple, paraissait une carrière honorée, tranquille... tandis que la société s'était habituée à ne plus le considérer comme une profession digne de son attention.

Mais l'Église, sur la terre de France, n'a plus de bénéfices à offrir, dépouillée qu'elle fut doublement, et par la Révolution, et par la Loi de séparation ; elle vit d'aumônes, au jour

le jour, et le pouvoir, quand il la respecte — ce qu'il ne fait pas toujours — ne la protège plus.

L'école officielle ne seconde plus le ministère de ses prêtres; de par la volonté des Loges, elle est plutôt dressée contre ses dogmes et son autorité. L'expansion du « Laïcisme », le dévergondage des mœurs, l'affaiblissement de la famille, non seulement font oublier le chemin de l'église, mais réduisent à rien la mentalité chrétienne. Bref, le pays, en maintes régions, retombe dans le paganisme et, sous un fallacieux vernis de civilisation, dans la barbarie.

Mais, alors, par contre-coup, l'Église revient aux temps apostoliques. Les soucis ou visées d'ordre naturel ne se substituent plus aux appels divins ou ne leur donnent plus une interprétation intéressée. A l'enfant qu'il estime l'objet du choix divin, au jeune homme qui lui confie le désir qu'il se sent de prendre la soutane, le prêtre, curé ou directeur de conscience, révèle, comme Ananie jadis à saint Paul, « tout ce qu'il devra souffrir » pour le Christ (1), en « dépensant et en se dépensant lui-même tout entier, pour les âmes, dût-il, en les aimant davantage, être moins aimé d'elles (2) ». « Le prêtre, se plaisait à redire le P. Chevrier, est un homme dépouillé, un homme sacrifié, un homme mangé : *alter Christus* (3). »

Et merveille de la grâce! honneur de la générosité française! cette révélation non seulement n'effraie pas : elle attire plutôt. Le soir du dimanche de clôture de ce Congrès nancéien, du haut de la chaire de la cathédrale, M. le chanoine Thellier de Poncheville saluait ces « Volontaires du Sacerdoce », qui, à l'appel du Maître, montent aujourd'hui nombreux vers l'Autel, des grandes écoles, des facultés, des collèges ecclésiastiques et des lycées, des troupes de Scouts, de l'A. C. J. F., et des vaillantes phalanges de la *Jeunesse ouvrière chrétienne*, tous, ardents à se donner à Dieu, « pour rendre chrétiens leurs frères », et ambitionnant à l'envi d'être envoyés se donner, se sacrifier, dans les champs de l'apostolat les plus durs, des lotissements de la zone rouge ou des faubourgs des grandes cités industrielles.

(1) Actes, IX, 16.
(2) II Cor., XII, 15.
(3) *Le Prêtre selon l'Évangile*, p. 539.

« C'est si beau, écrivait un scout de Paris, en ces journées mêmes, à l'un des organisateurs des Congrès du Recrutement sacerdotal, c'est si beau, de se donner à Jésus, corps et âme, pour aider les autres à aller au ciel, en leur enseignant la vérité! C'est si beau d'être le représentant de Dieu sur la terre, l'ambassadeur du ciel! Le prêtre participe de plus près au Calvaire, et il guide les âmes dans leur marche; il est le véritable éclaireur; il est le *Scout des âmes*! »

Que ce soient les sentiments de la Jeunesse lorraine : S. Ém. le Cardinal Binet et NN. SS. les Évêques, qui honoraient et encourageaient le Congrès de leur présence, en eurent l'émouvante démonstration, à la réunion des Jeunes, du dimanche après-midi. Ils étaient de quinze à dix-huit cents, pressés dans la salle Déglin, et M. l'abbé Gegout, directeur de l'Œuvre des Vocations, au diocèse de Nancy, étudiait, devant eux, les attitudes possibles du jeune homme vis-à-vis de la vocation. Il y a, leur disait-il, les âmes qui s'attardent; grande est leur responsabilité, car une vocation qui s'attarde est souvent une vocation qui meurt. Il y a les âmes qui s'ignorent, sous prétexte que la vocation ne s'est pas éclose dans leur petite sensibilité d'enfant. Il y a les âmes qui se refusent, par effroi du sacrifice. — Il y a, enfin, les âmes qui se donnent, et que le sacrifice fait monter vers la lumière et le plus noble emploi de la vie. Ce fut de celles-là que l'orateur parla le plus ardemment, et les applaudissements qui répondirent à son appel final se prolongèrent durant près d'une minute!

L'Enfance chrétienne est gagnée, elle aussi, à cette idée du sacrifice : la même après-midi de ce dimanche de clôture, en présence d'un millier de leurs camarades, qui occupaient la nef principale de la vaste basilique du Sacré-Cœur et auxquels leurs parents formaient, dans les nefs latérales, une épaisse couronne, des *Croisés eucharistiques* offrirent à Monseigneur l'Évêque de Tarentaise, qui avait réclamé la joie de présider cette fête, des milliers de sacrifices, faits « pour avoir des prêtres, qui consacrent l'hostie », et — don plus émouvant — un calice de vermeil, acheté sou par sou de leur petite bourse, par un groupe de Croisés nancéiens, pour le premier d'entre eux qui aurait l'honneur et le bonheur de célébrer le Saint Sacrifice!

Et les Étudiants catholiques de l'Université de Nancy, qui

faisaient dire, ce même dimanche, en la basilique Saint-Epvre, une Messe de rentrée, avaient la joie et la fierté de voir à l'autel un de leurs Anciens — et ce n'était pas le premier — qui avait renoncé au monde et pris l'habit bénédictin à l'abbaye Saint-Maurice de Clervaux (Grand Duché de Luxembourg). La coïncidence occasionnelle de cette Messe inaugurale avec l'achèvement du Congrès procura aux professeurs et aux étudiants catholiques, qui assistaient aux saints Mystères, l'honneur de la présence du Cardinal de Besançon et d'une allocution de Mgr Feltin, évêque de Troyes, qui exalta, devant cette assemblée d'élite, la sublimité et les bienfaits du Sacerdoce, ce don de soi, si propre à tenter les âmes généreuses.

Ainsi donc, tout, dans ce Congrès, cinquième de la série, tendit à inculquer une haute et surnaturelle idée du caractère et de la mission du prêtre. Le thème général en était :

Les moyens traditionnels d'éveiller les vocations sacerdotales et religieuses; mais cet éveil, y recommanda-t-on à maintes reprises, doit se faire à la lumière d'un concept *exact* du Sacerdoce... et ce concept, c'est celui d'un don de soi total et absolu : « Si quelqu'un veut être mon disciple, a dit Notre-Seigneur — à plus forte raison, mon prêtre —, qu'il se renonce lui-même (1). »

*
* *

Ce fut vraiment la préoccupation constante de tous les rapporteurs, depuis la *Conférence initiale*, où Jacques Debout, avec sa psychologie pénétrante, son éloquence, tantôt fine et pleine d'humour, tantôt véhémente, montra qu'il fallait aborder la question si grave, si capitale, du repeuplement des séminaires, avec un joyeux et robuste optimisme, étant donné le revirement de l'opinion, relativement au Clergé et à sa noble mission..... revirement qui s'est produit, lors de la séparation de l'État d'avec l'Église, au spectacle des prêtres de France acceptant allègrement leur nouvelle situation, si précaire, si indigente... et qui s'est fortifié, dans la fraternité de la souffrance et du dénuement des tranchées ou des camps

(1) S. Matth., xvi, 24.

de prisonniers de guerre : le prêtre, alors, apparut ce qu'il est : un homme qui se donne, au profit de ses frères !

C'est la notion que doit inculquer le *Catéchisme*, prouva M. l'abbé Quinet, inspecteur de l'Enseignement religieux à Paris, dans un premier rapport..... et aussi, l'*Apostolat auprès des enfants de chœur*, ces lévites d'un jour dont beaucoup peuvent le devenir pour toujours, montra M. l'abbé Billard, directeur de l'Œuvre des vocations à Tours..... et surtout, la *Confession et la direction des enfants et des adolescents, appelés de Dieu ou susceptibles de l'être*, déclara M. le chanoine Beaussart, directeur du Collège Stanislas, avec l'expérience que lui ont value et l'autorité que lui confèrent ses longs services d'aumônier dans ce célèbre établissement..... et jusqu'aux *retraites de première Communion*, fit observer le R. P. Navatel, S. J., directeur du *Recrutement sacerdotal*.

En tout, à toute occasion, avec tact délicat et grand esprit de foi, exalter la dignité du prêtre, faire ressortir la grandeur et les joies..... mais aussi les épreuves, de son ministère sacré..... et inspirer le désir, encourager la résolution de travailler, par la correction de ses défauts, par la prière et les sacrifices, à se rendre capable de se donner corps et âme, pour Dieu, l'Église et les âmes.

C'est d'après les mêmes principes que doivent agir les *Zélatrices et les Dizainières de l'Œuvre des Vocations*, dont parla M. le vicaire général Duivert, de Beauvais, comme aussi les *Dames catéchistes*, à qui M. le chanoine Houbaut, de Nancy, prodigua les conseils les plus élevés et les plus pratiques.

Son Éminence le Cardinal Binet et NN. SS. les Évêques abondèrent également dans ce sens, ainsi que les trois éloquents prédicateurs de ce *triduum* d'études et de prières : Mgr Henry, directeur général de l'*Œuvre de saint François de Sales;* le R. P. Bellouard, des Frères Prêcheurs, et M. le chanoine Thellier de Poncheville.

Et ainsi, ce Cinquième Congrès de Recrutement sacerdotal, dont les offices furent rehaussés par des chants splendides, qui remplit chaque soir, et plus encore le dimanche, la vaste cathédrale, d'une foule compacte, et dont le succès dépassa les espérances les plus optimistes, fut, véritablement, l'exaltation du Sacerdoce, don total de soi, pour le salut des hommes et le bien de la société, à l'exemple de Jésus, le Prêtre est

la Victime du Calvaire, le Sauveur et l'unique Espoir de l'humanité.

Et cette exaltation du Prêtre, se sacrifiant pour son Dieu et pour les âmes, ne sera pas vaine : le passé répond de l'avenir ! Le sang des Martyrs fut une semence de chrétiens ; la sueur et les larmes des Apôtres, une semence d'apôtres..... et la Croix qui domine nos églises, que les flèches élancées portent dans les nues, ne proclame-t-elle pas l'immortelle fécondité du don que le Christ fit de lui-même ?

Prions l'Auteur « de tout don excellent, de toute grâce parfaite (1) » de multiplier, en notre belle jeunesse catholique de France, les âmes généreuses, ardentes au bien, et d'éveiller, en elles, le désir de se donner entièrement à lui, pour travailler à Lui refaire, chez nous, un peuple chrétien : « *Instaurare omnia in Christo* (2). »

Chanoine Eugène Martin,
Docteur ès Lettres.

(1) S. Jacques, I, 17.
(2) Ephés., I, 10.

Pour la lecture spirituelle

Lettres inédites du P. de Foucauld

Le *Bulletin Catholique International* (septembre-octobre 1929) publiait récemment trois lettres inédites du P. de Foucauld : elles contiennent des vues admirables — comme les saints seuls peuvent en avoir — sur la conversion de l'Islam. Nous en citons les principaux passages.

I. — Moyens a employer pour l'évangélisation des mahométans (1). — D'abord préparer le terrain en silence par la bonté, en contact intime, le bon exemple ; prendre le contact ; se faire connaître d'eux et les connaître, les aimer du fond du cœur, se faire estimer et aimer d'eux : par là faire tomber les préjugés, obtenir confiance, acquérir autorité — ceci demande du temps — ensuite parler *en particulier* aux mieux disposés, très prudemment, petit à petit, diversement, en donnant à chacun ce qu'il est capable de recevoir. Les musulmans sont incapables de discuter : la foi ne peut naître chez eux, avec l'aide de la grâce, que de l'autorité qu'on prend sur eux, et de la vue des vertus chrétiennes pratiquées devant eux. Avant de leur parler du dogme chrétien, il faut leur parler de religion naturelle, les amener à *l'amour de Dieu*, à l'acte *d'amour parfait* ; quand ils en seront à faire des actes d'amour parfait et à demander à Dieu la lumière de tout leur cœur, ils seront bien près d'être convertis. Demander la lumière? Quand ils verront des hommes tendrement aimés d'eux, plus vertueux qu'eux, plus savants qu'eux, parlant de Dieu, mieux qu'eux, être chrétiens, ils seront bien près de se dire que ces hommes ne sont peut-être pas dans l'erreur et bien près de demander à Dieu la lumière.

Dans l'état actuel des choses peut-on envisager à une échéance plus ou moins lointaine la conversion de l'Islam au christianisme? Oui et non. Oui, si on y travaille beaucoup et

(1) La lettre d'où ce passage est extrait est datée d'Asekrem, par Insalah, 25 novembre 1911.

bien. Non, si on y travaille peu ou mal. Actuellement on n'y travaille pour ainsi dire pas. Si l'on ne fait pas plus que ce qu'on fait maintenant, on ne peut prévoir qu'il se convertisse jamais..... Il faudrait que la France chrétienne fasse un effort, qu'elle sente sa responsabilité de mère de famille, qu'elle comprenne que les musulmans qu'elle a conquis sont ses enfants et qu'elle a le devoir de les élever chrétiennement : il faudrait qu'elle envoie *missionnaires*, *religieuses* et *colons chrétiens*. Les résultats très consolants obtenus en Kabylie prouvent surabondamment ce que le raisonnement suffirait à prouver : que les musulmans se convertissent dès qu'on s'occupe d'eux beaucoup et bien. Comment se convertiraient-ils si on s'en occupe peu ou mal?

II. — Le rôle des religieuses. — Les religieuses catholiques sont appelées à jouer le plus grand rôle dans l'évangélisation du mahométisme. Personne, mieux qu'elles, n'est capable de se faire aimer, estimer, admirer, d'inspirer toute confiance, d'attirer la reconnaissance. Personne comme elles ne peut atteindre la femme musulmane — qui est la moitié de la population — qui élève l'enfance dans la confiance envers les catholiques ou dans les préventions contre eux, qui est la gardienne des préjugés contre nous si on ne s'occupe pas d'elle, et notre meilleur auxiliaire si on lui montre la vérité... Personne mieux que les religieuses n'est capable de prendre le contact avec les musulmans, d'entrer partout, d'être en relations avec tous...

III. — Les musulmans sont-ils en général de bonne foi (1). — Tous les musulmans que j'ai connus sont de bonne foi ; ils ne connaissent en rien le christianisme et ne veulent pas le connaître, croyant sans le moindre doute que leur religion est la vraie, que les autres religions sont des superstitions ridicules, et que ceux qui les pratiquent sont des *barbares*. Par suite de la supériorité qu'ils attribuent à leur religion, ils se croient eux-mêmes très supérieurs à ceux qui ne la pratiquent pas et sont dans l'erreur sur cette chose essentielle; ils nous regardent comme des sauvages. Ceux qui ne se sauvent pas, se perdent, non faute de bonne foi,

(1) D'une lettre datée de Tamanrasset, 11 octobre 1912.

mais faute de contrition parfaite; ils ont un dogme détestable, c'est que la foi suffit pour le salut; à l'article de la mort ils font des actes de foi, au lieu de faire des actes d'amour et de contrition.

CHARLES DE FOUCAULD.

Le Sacerdoce (1)

La maison Flammarion a fait appel à d'éminents écrivains catholiques pour qu'ils disent à un large public ce qu'il faut savoir des grandes vérités de notre religion. M. l'abbé Francis Mugnier, Supérieur du Séminaire d'Annecy, s'est ainsi chargé de parler du Sacerdoce. Nul n'était mieux qualifié pour le faire, les lecteurs de *La Vie Spirituelle* ne l'ignorent pas. Et c'était tout de même un tour de force que de tout dire en peu de pages à des lecteurs mal préparés à recevoir certaines vérités. On sait de quelles incompréhensions le Sacerdoce catholique est aujourd'hui environné. Il était utile et nécessaire de rappeler la place du Sacerdoce dans l'économie du monde depuis l'origine des temps; de montrer comment le Sacerdoce catholique trouve sa source dans le Sacerdoce du Christ; et de suivre, depuis l'appel mystérieux de la vocation jusqu'aux œuvres de l'apostolat par l'autorité, par la vérité, par la charité, l'ascension du prêtre à la suite de son divin modèle. M. l'abbé Mugnier a rempli magnifiquement ce programme, avec une sobriété dans le style qui n'exclut pas l'émotion; avec une simplicité qui cache beaucoup de science; avec une brièveté qui cependant ne laisse rien d'essentiel dans l'ombre. Il faut souhaiter que ce livre fasse du bien aux incroyants qui le liront et qu'il éclaire aussi certains catholiques sur l'éminente dignité du prêtre, afin que, si le Seigneur frappe à la porte de leur maison, ils sachent lui faire, de la chair de leur chair, un sacrifice joyeux.

J. MADAULE.

(1) Abbé Francis Mugnier, *Le Sacerdoce*, 1 vol. in-16 de 189 pages, Paris, 1929, dans la collection *Les Sacrements*, chez Flammarion, 10 fr.

Jésus vivant dans le prêtre (1)

La troisième édition de cet ouvrage parut en 1870, trois ans avant la mort de son auteur. Depuis lors il a été réédité sans changement autre que quelques notes qui forment un appendice de trente pages. Pour n'être pas nouveau, ce livre n'a rien perdu de son utilité et peut être très bienfaisant. Nous recommandons très volontiers aux prêtres et aux séminaristes ces considérations simples, vivantes, pleines de surnaturel, qui leur rappelleront la grandeur de leur état et augmenteront en eux l'amour de leur sublime vocation.

fr. M.-H. Lavocat, O. P.

Un prêtre martyr

La persécution religieuse fit au Mexique durant plusieurs années de nombreuses victimes parmi les catholiques courageux qui ne craignirent pas de se dévouer au péril de leur vie. Le Père Pro fut de ceux qui luttèrent pour la bonne cause. Son dévouement inlassable s'acheva par le martyre pour le Christ-Roi (2).

Miguel-Augustin Pro naquit le 18 janvier 1891, il passa son enfance dans des centres miniers où son père faisait de brillantes affaires. Il aimait les ouvriers; volontiers il descendait dans les mines avec eux. Miguel-Augustin entra au noviciat de la Compagnie de Jésus le 10 août 1911. Le Frère Pro était gai, jovial, plein d'entrain durant les récréations; ses supérieurs remarquaient surtout sa piété. En 1914, devant la persécution menaçante, le noviciat se transporta en Californie, puis en Espagne. Le Frère Pro y fit une grande partie de ses études, qu'il termina en Belgique, à Enghien, dans la maison des Pères Jésuites français; il y fut ordonné prêtre le 31 août 1925.

(1) R. P. Millet, S. J., *Jésus vivant dans le prêtre.* Considérations sur la grandeur et la sainteté du sacerdoce. Paris, Téqui, 1929, 7e édit. 1 vol. in-12 de VIII-420 pp. 10 fr.

(2) *Pour le Christ-Roi, Miguel-Augustin Pro, S. J., exécuté au Mexique.* 1 vol. in-12 de 166 pages, par Antonio Dragon, S. J. Imprimerie du *Messager,* 4260 rue de Bordeaux, Montréal (Canada).

Un des traits caractéristiques de la vie du Père Pro fut sa charité. Il était toujours prêt à consoler les affligés, à faire rire les attristés, à soigner les malades, à aider les fatigués. Cependant il était le premier affligé, jamais de nouvelles de sa famille ; il était le premier malade et fatigué, une maladie d'estomac le faisait beaucoup souffrir et lui causait de cruelles insomnies ; sa charité et sa gaieté ne se ressentaient pas de ses douleurs. Ce fut avec une admirable patience qu'il subit plusieurs opérations qui ne le guérirent pas du reste. Au mois de juin 1926, ses études terminées, le Père Pro revint au Mexique au moment où la lutte antireligieuse s'engageait à fond.

Tout de suite il se met à l'œuvre ; il organise son ministère des « stations eucharistiques » dans des maisons privées. Il visite les malades, donne les sacrements aux mourants. Le Père prend part aussi à la propagande par les journaux, ou les timbres-vignettes, et par les catéchistes volontaires. Il s'occupe des pauvres, soulage leurs misères, se fait quêteur pour eux. Plus encore il soulage les misères morales : pour faire mieux connaître la religion persécutée, pour exciter les fidèles timides il organise des conférences religieuses ; il prêche des retraites : aux ouvriers, aux dames, aux employés du gouvernement même.

Une telle activité attira l'attention des persécuteurs. Mis en prison une première fois, il en sort. Cependant l'ordre de l'arrêter est lancé dès octobre 1926. Le 17 novembre 1927 le Père Pro fut arrêté ainsi que ses deux frères. Ils étaient soupçonnés d'être les auteurs d'un attentat contre Obrégon. Rien de vrai, mais la calomnie joua son rôle. Sans procès, le 23 novembre, le Père Pro fut exécuté ainsi qu'un de ses frères et deux autres jeunes catholiques. L'enterrement des martyrs fut un triomphe.

La Vie Spirituelle a déjà publié d'autres notes sur les martyrs du Mexique, ce sera dans l'histoire de l'Église une nouvelle page glorieuse ; le cri de ralliement des catholiques mexicains était : « Vive le Christ-Roi ! », et c'est pour lui qu'ils donnaient joyeusement leur vie.

fr. S. Bézine, O.P.

Avec la permission des Supérieurs.
Imprimatur : † Carolus, episc. Versalien.

Le Gérant : E. Aubin. Imp. E. Aubin et Fils. — Ligugé (Vienne).